But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

EXCLUSIF

LES RÉCITS DE

J. MALLEJAC

et

Marcel BIDOT

★

UN JEUNE ROUTIER

F. SIGUENZA

LEADER DU TOUR DE L'OUEST DANS LEQUEL

R. VARNAJO

A GAGNÉ SA SÉLECTION POUR LE CHAMPIONNAT DU MONDE SUR ROUTE

Ci-contre : Le sprint victorieux de Varnajo, samedi à Alençon, terme de la 4e étape. Der. lui : Nédellec (à dr.) et Rosseel. (Ph. de l'un de nos env. sp. : R. Robert.)

D. L.
10 AOUT 1953

35 francs
20 pages - N° 420
Lundi
10 Août 1953
Afrique du Nord,
Avion . .. .. fr. 40
Suisse. .. .. 70 c.
Espagne . pes. 7 »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

G. LAVOINE
ABAT KID DUSSART EN QUATRE ROUNDS

NICE. — Charles Mathon était aux anges jeudi soir, à Nice, en ramenant aux vestiaires son poulain Gilbert Lavoine, lui-même aussi souriant qu'un jeune premier :

— Hein ? Vous avez vu ça, comment il a boxé Dussart, mon bonhomme... Et regardez-le, il est intact, pas un coup au visage, il est aussi frais et rose qu'à la pesée !...

C'était vrai ! Bien souvent, déjà, Gilbert Lavoine était descendu d'un coin du ring sans avoir souffert, mais jamais, semble-t-il, aussi facilement qu'en la circonstance...

De son côté, Kid Dussart était abasourdi :

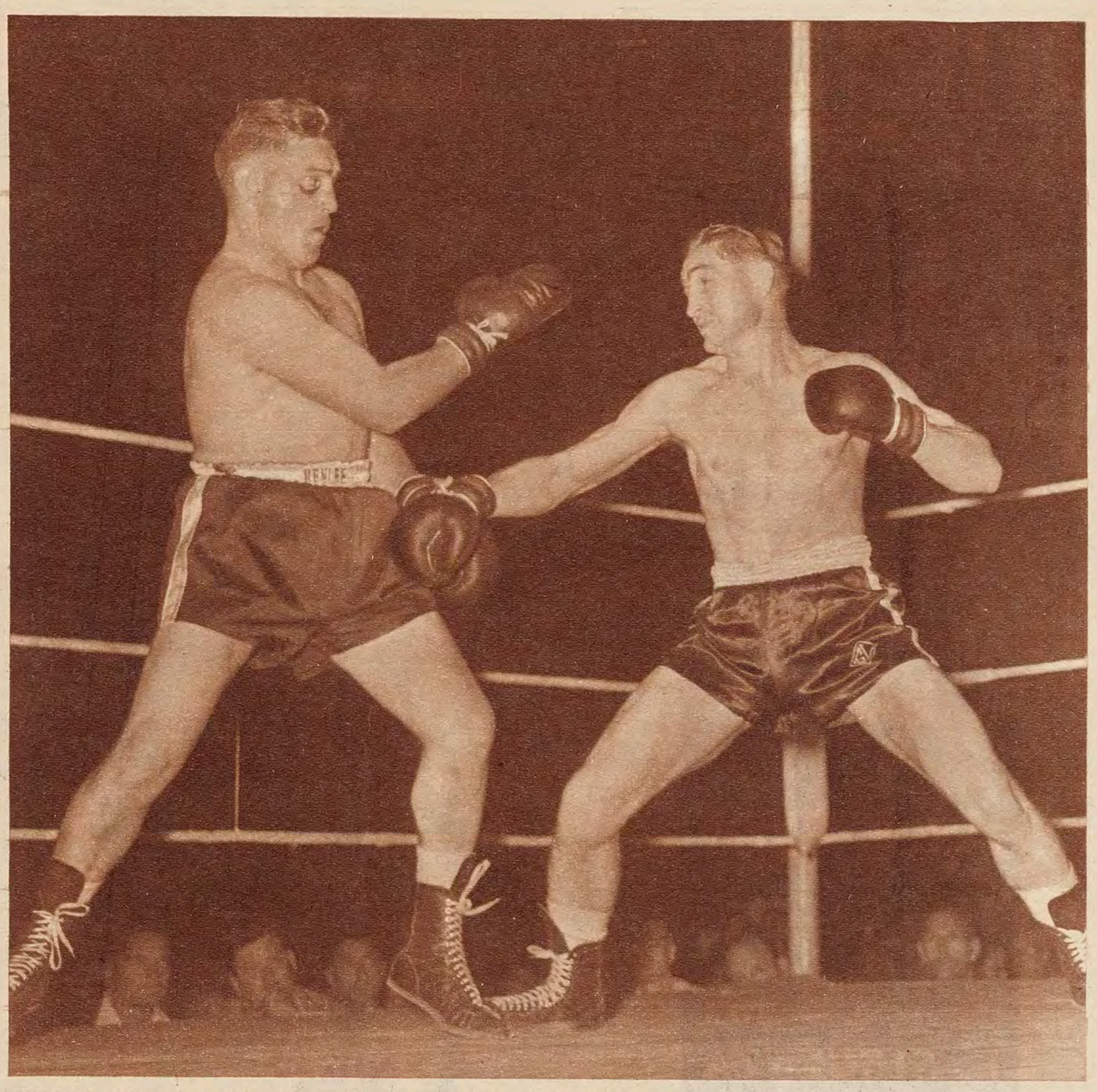
— Je n'ai pas compris... J'ai été cueilli au deuxième round et je ne m'en suis jamais remis. Quelle puissance de frappe, ce Lavoine, je n'en reviens pas !

Kid Dussart était cependant prévenu. Il savait à quoi s'en tenir quant au punch du champion d'Europe des welters et c'est sans doute la raison pour laquelle il avait consenti à s'entraîner plus sérieusement qu'à l'habitude. Ça n'a pas suffi. Son métier, non plus, et Dieu sait pourtant s'il en a ! Lavoine n'y prit garde. Méfiant au début, il se livra à fond dès l'appel de la deuxième reprise et, sur un crochet du gauche au front, il expédia Dussart au tapis pour neuf secondes. Le Belge était à peine debout qu'il dégringolait à nouveau, toujours sur un crochet gauche et, cette fois, pour trois secondes. Un troisième coup — un droit au visage — allait mettre fin à la rencontre quand le gong retentit. L'arbitre anglais, M. Little, avait eu juste le temps de prononcer le chiffre neuf...

Le troisième round fut sans histoire, Dussart, méfiant — on l'eût été à moins — se cachant dans ses avant-bras et Lavoine prenant la peine de souffler.

La quatrième reprise fut la bonne. En atteignant Dussart entre les deux yeux d'un rude crochet gauche, Gilbert Lavoine s'en défit décisivement. Le k.o. était signé de main de maître et le match n'avait pas excédé onze minutes...

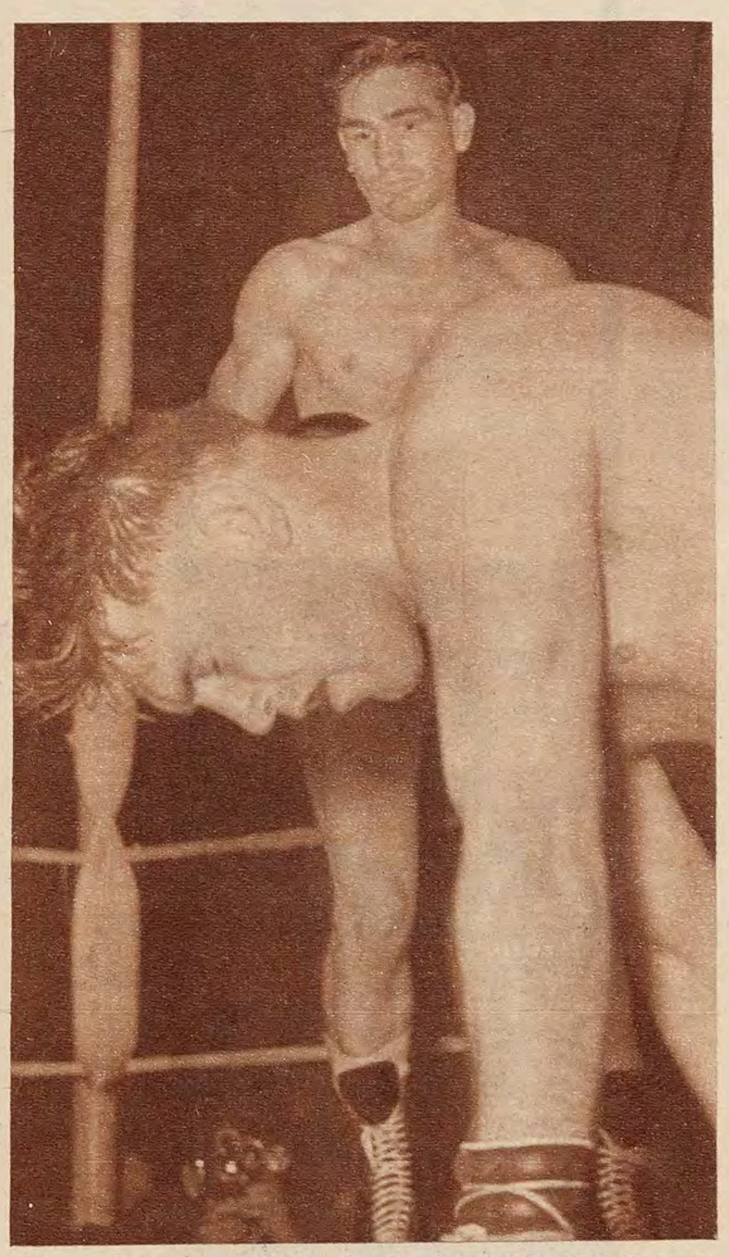
Gilbert Lavoine a donc conservé brillamment son titre européen des welters. On s'y attendait, certes, mais la manière du Laonnais surprit agréablement, même ses plus chauds supporters. Désormais, c'est l'Amérique qui l'attend...



Gilbert Lavoine a conservé brillamment son titre de champion d'Europe des poids welters en battant, jeudi soir, à Nice, le Belge Kid Dussart par K.O. au 4e round. Dès le coup de gong du 1er round, il passa résolument à l'offensive et prit aussitôt la direction des opérations. Dussart, très gras et peu à l'aise devant le redoutable gaucher, fut rapidement débordé.

Kid Dussart (à g.) tenta bien d'endiguer les assauts furieux, mais parfaitement ordonnés de Lavoine, mais le Français ne se laissa pas impressionner et répliqua du tac au tac.

Dès le second round, Kid Dussart, après avoir été à terre pour 9 et 3 secondes, retournait au tapis pour 9 et était sauvé par le gong. Voici son 2e knock-down sur un crochet gauche.



Foudroyé par un crochet entre les deux yeux, Kid Dussart s'écroula enfin pour le compte au 4e round. Calme et un peu triste, Lavoine contemple la fin dramatique de son adversaire.

LE GROUPEMENT N'AURA PAS A TRANCHER LE DIFFÉREND : LES 4 ENFANTS DE STRAPPE SERONT BIEN LOGÉS... A LILLE

STRAPPE, écrivions-nous lundi dernier, n'a pas répondu à la convocation de son club lui enjoignant de reprendre l'entraînement.

Un million et demi à la signature et le soleil de la Côte d'Azur sont des arguments qui peuvent faire hésiter un avant centre.

Hésitation de courte durée. D'une part, André Strappe savait qu'en se dérobant à l'entraînement, il se mettait dans son tort, vis-à-vis de Lille ; d'autre part, les dirigeants de l'O.G.C. Nice hésitaient à passer outre à la lettre de leurs collègues leur demandant de ne pas faire d'offres aux « réfractaires » nordistes.

Par cette lettre, le L.O.S.C. se mettait évidemment en infraction avec le règlement des transferts, mais il est toujours délicat, pour un club comme pour un joueur, de s'attirer une réputation de « faiseur d'histoires ».

Si bien que Strappe, quittant avec un soupir la Promenade des Anglais, est tout de même allé s'entraîner sur le Stade Jules-Lemaire.

L'accueil de M. Henno, habituellement autoritaire, mais toujours aimable lorsqu'une discussion d'affaires s'engage, a été plutôt froid.

— C'est vous, Strappe ?

— C'est moi, M. le Président.

— Vous revenez prendre l'entraînement ?

— J'ai été convoqué, M. le Président...

— Je vous verrai mardi dans la salle de réunions du Comité.

— Bien, M. le Président. A quelle heure ?

Courtoisie protocolaire d'employeur à employé qui dissimule mal la gêne des deux hommes. M. Henno qui, vingt-cinq ans durant, fit tant pour le football français, souffre de se voir lentement rejeter sur les grèves du passé. On a fêté son jubilé avec l'éclat qui s'imposait, mais on l'a écarté de la vice-présidence du Groupement. Pis, l'entente nordiste a voté contre lui et cette « trahison », il la porte comme une blessure encore ouverte. « Ses » joueurs — certains, du moins, — veulent quitter le maillot blanc à parements rouges. Le maladroit veto signifié à Nice aggrave encore sa position difficile.

Strappe, lui, éprouve une certaine timidité devant ce grand dirigeant qu'il respecte depuis si longtemps et il s'en veut de cette timidité même. Dans le train qui le conduisait du soleil méridional vers les plaines de Flandres, il s'est répété qu'il se battait pour le bien-être de ses quatre gosses ; qu'après tout, Henno — il pensait « Henno » tout court — n'était qu'un patron de combat. Voici que, devant « Monsieur Henno », il redevient le gamin de Bully-les-Mines, le galibot poussant les berlines au fond avant d'aller taper dans une balle avec les minimes de son âge à l'E.S. Bully, le seul club qu'il ait connu avec Lille.

Le seul club... Cela aussi, ça compte. Depuis ce jour de 1948 où, engagé par Jules Bigot, il en oublia de jouer tant il était émerveillé de se trouver aux côtés de ce Jean Baratte qu'il admirait tant, il a vécu les heures de triomphe et de défaite du club. Il les a vécues, non comme un vagabond du football qui change de maillot comme de chemise, au gré des mutations, indifférent à l'idée de jouer contre ses partenaires de la saison précédente, mais comme un ch'timi qu'il est, pour qui le succès de Lille, c'est autre chose qu'une prime de match. Entre le filateur, président d'une puissante société sportive, et l'ancien chaudronnier des mines de Bully devenu M. André Strappe, titulaire de l'équipe de France, il y a, malgré les divergences de vue, une affinité profonde, une solidarité de clocher. C'est bien cela qui ajoute à leur gêne dans cette prise de contact si tendue.

Mais c'est aussi ce qui permettra de la dissiper.

DIALOGUE DEVANT DEUX FRESQUES

La grande salle de réunion du comité du L.O.S.C. est claire, sans fenêtre, seulement éclairée par un plafond en verrière. Au centre, une classique table verte portant des sous-mains étiquetés au nom des dirigeants du club. Aux murs, deux fresques. Sur l'une, les joueurs lillois qui ont réussi le doublé Coupe-Championnat en 1946 ; sur l'autre, MM. Henno et Kretzschmar se serrant la main pour symboliser la fusion de l'Olympique Lillois et du S.C. Fives, l'année précédente.

La conversation, dans ce décor qui rappelle la belle histoire du club, est longue. Que se disent les interlocuteurs ? Il est facile de l'imaginer. Strappe parle de ses quatre enfants qui sont logés à l'étroit, des propositions de Nice et de Monaco, du légitime désir qu'il a de faire aux siens une vie confortable, du pécule que constituerait ce million et demi qu'il toucherait en signant à l'O.G.C.N. M. Henno écoute, acquiesce sur certains points, conteste des arguments, en accepte d'autres.

LA VERITE LA PLUS SIMPLE

Au fond, entre deux hommes qui se reconnaissent à leur violence même pour être de même sang nordiste, l'accord peut et doit se faire.

— Je dois en référer au Comité Directeur, dit enfin M. Henno. Revenez me voir demain mercredi, à 9 h. 1/4.

— C'est que nous avons entraînement à 9 h. 1/2, M. le Président, objecte le footballeur.

— Nous n'en aurons pas pour longtemps, sourit M. Henno.

Cette seconde entrevue, le mercredi, est, en effet, de pure forme. Elle dure trois minutes à peine. Lorsque Strappe monte dans sa voiture pour se rendre avenue Virnot, à Mons-en-Baroeul, au Stade Jules-Lemaire, il a cinq ans de moins. M. Henno, détendu, jovial, ne lui a dit qu'une phrase :

— Le Comité Directeur est d'accord.

Le problème familial qui se posait pour l'avant centre lillois est résolu à sa satisfaction. Il aura un logement spacieux et confortable. Sa prime de valeur, qui était de 475.000 francs, est sensiblement augmentée. Entre l'offre de Nice et les possibilités de Lille, on a transigé. Strappe demeure à Lille.

Après l'entraînement, Strappe, visiblement satisfait, part pour Bully annoncer la nouvelle à ses parents. Il va aussi préparer sa valise : le L.O.S.C. joue le lendemain jeudi son premier match de la saison contre Sedan.

Dans la salle de réunion du Comité, M. Henno, demeuré seul, réfléchit. Un point demeure encore sensible : la fameuse lettre adressée à Nice. Il n'y a plus d'affaire Strappe, mais l'infraction demeure. Il est possible que le Comité Directeur du Groupement étudie la question dans une réunion prochaine. Que lui dire, sinon cette vérité simple, au-delà de ce que toute loi comporte de théologique et d'inhumain : les dirigeants de Lille s'opposaient au départ de Strappe parce Strappe est bien de chez eux et qu'ils l'aiment bien ?...

★

ANTOINE BONIFACI INQUIET POUR SON POSTE D'INTERNATIONAL

LA rade de Villefranche étincelle sous le soleil. La Barmassa somnole dans la chaleur de midi. C'est l'heure où les estivants s'engourdissent de bien-être devant un pastis couleur d'opale. Dans la salle, Antoine Bonifaci se laisse lui aussi gagner par la douceur de vivre.

Brusquement, Bidou trouble sa quiétude. Bidou, c'est le frère d'Antoine, son conseiller et son meilleur ami. Il tient à la main un journal qui vient de Paris.

— Toine, ça y est ! Le Comité du Groupement a donné un avis favorable !

Toine n'a pas besoin de poser de questions. Il a compris. Cet avis favorable concerne son transfert à l'Internazionale de Milan. L'affaire est réglée : cette saison, il abandonnera le maillot rouge et noir de Nice pour les couleurs italiennes. La visite médicale qu'il a subie n'est qu'une formalité, puisqu'il est en bonne condition physique. Tout va bien.

Pourtant, une vague inquiétude l'envahit :

— Et les sélectionneurs ? Tu crois qu'ils donneront aussi un avis favorable, les sélectionneurs ?

— Naturellement, dit Bidou de son accent chantant. Et le bureau fédéral aussi. Il se réunit le 10 août. Avec l'avis favorable du Groupement, il ne pourra qu'approuver. Il y a 99 chances sur 100 pour qu'il dise oui.

La maman Bonifaci est accourue. Toine, c'est le « petit », le favori, celui pour lequel on tremble toujours quand il doit partir pour un match à l'étranger. Avec ces avions qui, des fois, font un mauvais atterrissage comme celui de Téhéran !

Elle est contente aussi, la maman Bonifaci. Milan, ça n'est pas l'Indochine ou l'Ecosse. On y va par le train. Et Toine gagnera beaucoup d'argent là-bas.

— Et ça ne t'empêchera pas d'être international en fin de saison, souligne Bidou, puisque Milan veut bien te laisser jouer la Coupe du Monde après le championnat. Comme ça, c'est bien. Tu gagnes ta vie en Italie et on ne t'oublie pas en France...

C'est peut-être là, d'ailleurs, où Bidou se trompe. On ne gagne pas toujours à jouer sur les deux tableaux. Une réflexion entendue autrefois revient à la mémoire du demi de l'équipe de France :

— Vois-tu, petit, il faut quelquefois choisir entre la gloire et l'argent.

Si les sélectionneurs estimaient que Bonifaci a déserté ? Si, sur le plan technique, ils pensaient que Bonifaci, jouant dans un club italien, a pu se déshabituer du jeu français et qu'il n'a plus, par conséquent, sa place dans l'équipe de France? Que deviendrait alors le rêve caressé de battre le record des sélections d'Etienne Mattler ?

— Eh ! lance un plaisantin, il n'aura qu'à se faire naturaliser Italien. Avec son nom, ce sera facile. Equipe de France ou équipe d'Italie, c'est toujours une équipe nationale !

Dieu merci, le père Bonifaci n'est pas là pour entendre cette boutade qui le mettrait hors de lui ! Il ne plaisante pas avec les questions de nationalité, le père Bonifaci !

Mais une ombre est tombée sur la Barmassa. Tout de même... si Antoine Bonifaci, demi de l'Internazionale de Milan, était laissé sur la touche pour la Coupe du Monde ?...

MALGRÉ LES DIRECTEURS SPORTIFS, MARCEL BIDOT IRA A LUGANO COMME SÉLECTIONNEUR DE FRANCE

MARCEL BIDOT, en arrivant à Saint-Brieuc par le train de 14 h. 30, ne songe pas du tout aux ennuis qui l'attendent. Poursuivant sa mission de sélectionneur pour les championnats du monde, il est venu voir Varnajo, auquel il pense, et des coureurs comme Moineau, Baldassari, Stablinsky, dont on lui a dit grand bien et qui peuvent se montrer sous un jour favorable dans le Tour de l'Ouest. Une seule étape lui suffira pour se rendre compte. Il connaît les hommes et n'a pas besoin de les voir très longtemps pour juger de la qualité de leur coup de pédale.

A la gare, Raymond Le Bert l'attend. Rien qui prête moins à la suspicion que ce rendez-vous. Le Bert habite Saint-Brieuc et s'est mis à la disposition de Marcel pour le piloter. Poignée de mains, banalités. Les deux hommes prennent la voiture de Le Bert et s'en vont à la rencontre du peloton qui, parti de Brest, fonce à toutes pédales vers le chef-lieu des Côtes-du-Nord. Vingt kilomètres et demi-tour vers le vélodrome. Marcel arrive après que Stablinsky a victorieusement réglé le Belge Rosseel. Comme il n'a pas le macaron de suiveur, il éprouve quelques difficultés à gagner la pelouse. Le Bert l'a quitté pour s'occuper de Jean Bobet. Un peu à l'écart, le sélectionneur regarde le spectacle de loin. A quelques mètres de lui, Francis Pélissier le voit, détourne la tête, puis brusquement se décide. Pas de préambule. Ce n'est pas la manière du grand Francis :

— Ça ne va pas, Marcel. Tu fais déjà le Tour de France comme directeur technique, tu ne peux pas être aussi sélectionneur pour Lugano. D'ailleurs, tu ne prends que des hommes du Tour. Moi, je n'ai pas de coureurs dans le coup, ça ne m'intéresse pas, mais je te le dis parce que tu es un ami. Nous sommes tous d'accord et on va te descendre en flammes...

Marcel Bidot, stupéfait par cette attaque à laquelle il ne s'attendait pas, réagit :

— Me descendre en flammes ? Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? Est-ce que tu t'imagines que j'ai un intérêt quelconque à sélectionner celui-ci plutôt que celui-là ? Je prends des hommes qui marchent, voilà tout. Si je suis ici, ce n'est pas pour autre chose. Mais si vous le prenez comme cela, c'est tout simple : je démissionne. Je suis déjà fatigué par le Tour, je vais me détendre et me reposer.

La violence de Francis a peiné l'homme sensible et droit qu'est Marcel Bidot. La chaleur lourde de cette fin d'après-midi ajoute à son écœurement. A quoi bon se donner tant de mal ? Le Tour de France n'est qu'un prétexte. Antonin Magne ne l'a-t-il pas prévenu lors du Critérium du Dauphiné :

— Tu n'aurais pas dû accepter, Marcel. Tu vas te griller.

Se griller ? Comment ? Marcel Bidot a fait honnêtement son métier de sélectionneur. Il a suivi toutes les courses, il a choisi les meilleurs hommes. Que peut-on lui reprocher ?

UNE FIN DE VOYAGE MOUVEMENTEE

Quittant le vélodrome, Marcel rejoint Le Bert qui l'a invité à dîner avec sa femme et M. Guénard, le père spirituel de Bobet, dans un petit restaurant au bord de la mer. Sa résolution est prise. Il suivra la seconde étape puisque le Président Joinard le lui a demandé, il fera son rapport et il laissera les directeurs sportifs se débrouiller avec la F.F.C. et avec l'opinion publique.

Le lendemain, avant le départ de l'étape qu'il suivra dans la voiture de notre confrère « L'Equipe », il rencontre Ludovic Feuillet, doyen des directeurs sportifs, et Président de leur association, qui suit la dernière course de sa carrière.

— Francis n'aurait pas dû te dire cela. Mais il est exact que nous sommes tous solidaires. Tu ne dois pas accepter de diriger à la fois l'équipe de France du Tour et d'être sélectionneur pour les championnats du monde.

Pourquoi cette incompatibilité de fonctions ? « M'sieu Ludo », comme on le nomme familièrement dans les milieux cyclistes, ne s'explique pas davantage. Marcel Bidot est trop averti de l'histoire sportive contemporaine pour

(*Suite page* 4.)

LE MIROIR DE LA VIE

(*Suite de la page* 3.)

ne pas comprendre la raison profonde de cet ostracisme soudain. Ce n'est pas lui qu'on vise, mais M. Joinard, Président de la F.F.C. La querelle remonte à des années, à la dissolution du Groupement des Pros. Il n'est que le bouc émissaire. L'étrange est que sa désignation date de plusieurs mois, avant le départ du « Giro ». Pourquoi ce déchaînement soudain ?

Sans trop approfondir, l'homme qui a conduit Bobet à la victoire dans le Tour de France monte dans la voiture rouge de « L'Equipe » et suit la course. A l'arrivée, son opinion est faite. Il recommandera Varnajo à la F.F.C. et conseillera de laisser une douzième place libre jusqu'à la fin du Tour de l'Ouest. Il a pensé à Bober, mais Siguenza, Stablinsky, Darrigade méritent qu'on réfléchisse à leur cas. Il ne sélectionnera pas les derniers hommes puisqu'il est décidé à maintenir sa démission, mais, le cas échéant, il acceptera d'être directeur technique de l'équipe de Lugano. Il le doit pour ne pas décevoir ceux qu'il a déjà retenus et qui comptent sur lui.

Sans vouloir poursuivre d'inutiles entretiens, il rejoint Le Bert, va rendre visite à M. Géricot, patron de la maison de vins qu'il représente et qui est justement en vacances à la Toque Blanche, à quatre ou cinq kilomètres de Granville. Il prend l'apéritif avec lui et, renonçant au banquet officiel auquel les organisateurs du Tour de l'Ouest l'ont convié, dîne avec Le Bert et va coucher chez des particuliers, faute d'avoir trouvé une chambre dans les hôtels pleins.

Le lendemain vendredi, il reprend le train pour Paris. Mais il est dit que ce Tour de l'Ouest ne lui laissera que de mauvais souvenirs. A Dreux, le train s'arrête. C'est la grève de la S.N.C.F. qui vient de se déclencher. Marcel Bidot rentre à Paris en taxi, fait une rapide toilette, passe embrasser sa mère et se rend directement rue Ambroise-Thomas où le Président Joinard lui a donné rendez-vous à 4 heures. Depuis son départ, il n'a pas cherché à avoir des nouvelles de la F.F.C., mais il se doute que la presse a parlé de l'incident.

De fait, MM. René Chesal et Dauger, président du Comité de Champagne, l'accueillent et lui confirment que le Président, qui va arriver d'un instant à l'autre, est parfaitement averti de ce nouvel épisode du conflit F.F.C.-directeurs sportifs.

UN CONSEILLER INATTENDU

Quelques instants passent. M. Joinard, de clair vêtu, entre. Marcel Bidot est introduit dans le bureau d'un solennel un peu désuet, orné des photographies des anciens présidents de l'U.F.V. et de la F.F.C. M. Joinard prend sa place accoutumée derrière le vaste bureau brun, M. Chesal près de lui, M. Dauger en face, Marcel Bidot à sa droite. La conversation s'engage :

— Je suis décidé à me démettre, dit Marcel, très ferme. C'est mon départ qu'ils veulent ? Ils l'ont. Qu'est-ce qu'ils feront ensuite ? Je les gênerai bien plus par mon absence que par ma présence.

Pensif, M. Joinard joue avec un papier : le communiqué déjà rédigé faisant état de la démission de Marcel Bidot.

Un visiteur qu'on n'attendait pas entre soudain : c'est notre collaborateur Claude Tillet venu fortuitement à la F.F.C. M. Joinard le reçoit avec son habituelle courtoisie. Dans de telles réunions, un journaliste est habituellement un gêneur, mais Claude Tillet est un homme au sens rassis et de bon conseil. Au surplus, le conflit est public et il n'y a pas d'inconvénient à lui demander son avis.

Sans le savoir, Claude Tillet adopte la thèse que vient de défendre M. Dauger :

— Vous ne devez pas faire cela, Marcel, même si c'est habile. On gagne à mener un combat jusqu'au bout. L'opinion ne comprendrait pas votre attitude. Une partie du public estimerait que vous avez fui vos responsabilités, l'autre que vous n'avez pas voulu les prendre.

MM. Dauger et René Chesal approuvent. M. Joinard est plus réservé. Il comprend les sentiments de Marcel Bidot et veut éviter de paraître faire pression sur lui. Elevant le débat, il évoque les grands problèmes du sport, la nécessité pour la France d'être représentée à Lugano par nos meilleurs champions. Machinalement, Marcel Bidot sort de sa poche la liste depuis longtemps préparée. Il émet une opinion sur chacun des hommes, sur leur forme, leur moral, leurs chances. Sans qu'il l'avoue encore, les arguments de ses interlocuteurs l'ont touché. Surtout, l'honnête homme s'indigne en lui de céder à une menace vague alors que sa conscience ne lui reproche rien, qu'il a loyalement rempli sa mission, en sportif qu'il est. Le moment de découragement passé, il redevient le Marcel Bidot qui ralliait autrefois les énergies autour d'André Leducq, sanglant dans le Galibier, et l'aidait à conserver le maillot jaune.

— Géminiani excepté en raison de son titre de champion de France, il faudra classer les hommes par ordre alphabétique, observe M. Joinard toujours diplomate. Ainsi, on ne pourra nous reprocher aucun favoritisme.

Marcel Bidot approuve de la tête. Par ce simple signe, il retire implicitement sa démission. Il ne reste qu'à modifier le communiqué. Il exprimera avec énergie le refus de la F.F.C. de s'incliner devant des intérêts particuliers qui méconnaissent l'intérêt national.

Les directeurs sportifs ne seront pas satisfaits ? Tant pis pour les directeurs sportifs ! Quels arguments peuvent-ils invoquer contre Marcel Bidot ? Il n'appartient à aucun titre à l'industrie du cycle et il remplit bénévolement des fonctions pour lesquelles il est hautement qualifié par son passé et sa connaissance des coureurs actuels. Que peuvent-ils reprocher à la F.F.C. ? Elle a confié la tâche délicate de sélectionner les meilleurs à un homme dont la compétence et l'honorabilité sont unanimement appréciées. Tout au plus pourraient-ils soutenir que la méthode du sélectionneur unique a été abandonnée en football. Mais Marcel Bidot était sélectionneur unique pour l'équipe de France du Tour et les résultats sont là pour lui donner raison. Alors ?

Alors, rien. Ils ont simplement perdu la partie et une belle occasion de se tenir tranquilles.

El Mabrouk, victime d'une grave défaillance après le 880 yards, dut regagner les vestiaires soutenu par son vainqueur, Roger Bannister (à g.), et le moniteur national Roger Debaye. Souffrant de la tête et de l'estomac, il inquiète ceux-ci.

Marcel Hansenne : IL EST TEMPS DE GRANDEUR EN ATHLÉTISME

Il serait tout de même grand temps que l'on regardât la vérité en face. Il n'est pas possible que se prolongent longtemps encore les humiliations dont est victime notre athlétisme. Il faut avoir le courage de renoncer aux tâches provisoirement inaccessibles ; qu'avons-nous encore à gagner dans des rencontres avec les Suédois, les Finlandais, les Anglais ? Rien, absolument rien, si ce n'est le découragement ou, ce qui est pis, la résignation.

Déjà, la résignation est un sentiment qui apparaît au sein de l'équipe de France. Les quelques conversations que nous avons eues avec les athlètes avant le match nous les désignaient comme des combattants sans espoir. Ils savaient qu'ils allaient devoir lutter pour une cause perdue d'avance. C'est la raison pour laquelle ils acceptèrent la défaite avec philosophie. Tout juste la sévérité du score les surprit-elle. Mais encore un peu de temps et il ne sera plus possible de les surprendre par quoi que ce soit.

C'est cette indifférence qu'il convient de faire disparaître le plus tôt possible si l'on ne veut pas que notre sélection nationale devienne définitivement un corps sans âme. Lorsqu'on ne croit plus, c'est la fin de tout. Il est cent fois préférable à cela de se choisir d'autres adversaires, nettement plus faibles sans doute, mais contre lesquels la volonté pourra s'aiguiser à nouveau. Le mot athlétisme vient de combat. Il faut donc faire renaître le goût du combat. Je sais qu'il est dur de renoncer du jour au lendemain à toute idée de grandeur. La victoire remportée sur la Suède est encore trop près de nous pour que la rupture, même provisoire, avec les Scandinaves ne fasse pas l'effet d'un déchirement.

Mais pourquoi vouloir continuer à nier les faits plus longtemps ? On dirait que nos dirigeants hésitent à reconnaître pour valable ce qui se passe sur le terrain. Tout juste s'ils ne disent pas « mais de quelles défaites parlez-vous ? » Ils cherchent des excuses, invoquent la méchanceté du sort, et s'en remettent platement à l'espoir des jours meilleurs, comme si ceux-ci pouvaient venir tout seuls.

DES ADVERSAIRES A NOTRE TAILLE

En réalité, la révision de notre calendrier international s'impose d'urgence. Nous avons tout intérêt à tourner nos regards vers la Norvège, la Belgique, la Yougoslavie, voire l'Italie, pour éviter la répétition de l'humiliation subie à Londres. D'autre part, la F.F.A. serait bien avisée en cherchant pour les meilleurs de nos athlètes la possibilité de se heurter fréquemment aux champions étrangers. Ce serait un sage programme que celui qui prévoirait :

1°) Des contacts plus nombreux, dans les réunions internationales de clubs, pour Mimoun, El Mabrouk, Heinrich, Bonino, David, Damitio, Camus, Cury, Galland, Lacroix, Darot, Thomas, etc. (vous voyez qu'il nous reste quand même quelques bons éléments) ;

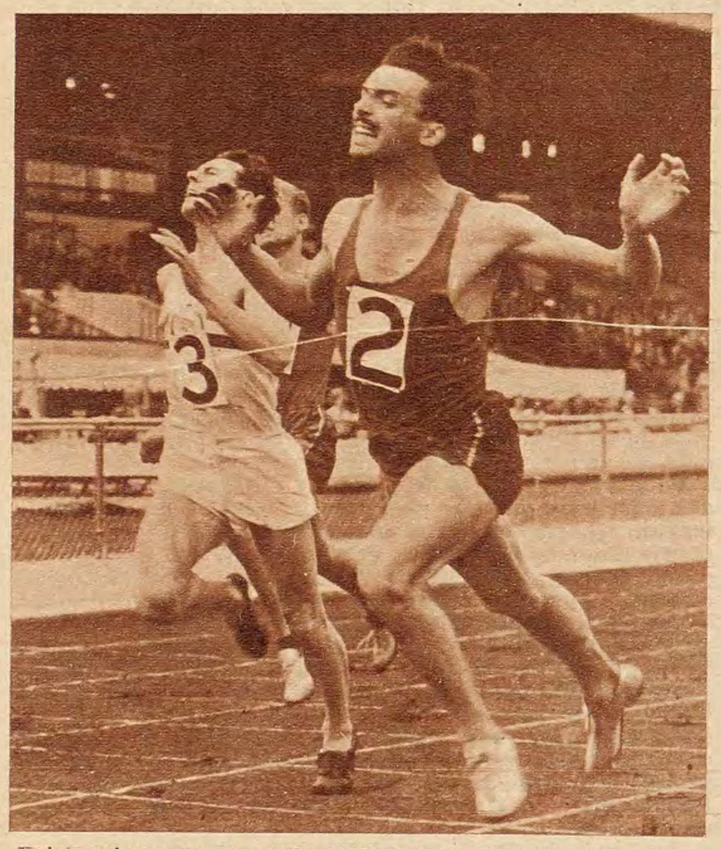
2°) Des rencontres avec des nations de notre force.

Il ne s'agirait là, évidemment, que de mesures d'exception, nécessitées par un déclin que nous voulons espérer provisoire. Les Anglais, Suédois et Finlandais comprendraient parfaitement nos raisons, et accepteraient certainement de revoir la question avec nous, quand notre redressement serait un fait tangible.

DE L'ARGENT DEPENSE EN VAIN...

Il reste, en attendant, à se remettre à la tâche. Le manque de moyens financiers est souvent invoqué pour

René Bonino a remporté une très brillante victoire dans le 100 yards en battant (de g. à dr.) Shenton, l'international de rugby gallois Ken Jones et David (n° 4), qui, après un bon départ, se claqua légèrement. Couvrant la distance en 9" 9/10, notre meilleur sprinter se détacha dès le départ et mena la course de bout en bout pour triompher avec plus d'un mètre.



Voici, prise sous un angle différent, l'arrivée du 100 yards, qui montre la puissance de René Bonino dans l'effort final.

Cury est plus qu'un espoir international. Sa victoire sur 440 yards hales le place favori pour les championnats d'Europe.

D'ABANDONNER LA POLITIQUE SANS CHERCHER D'EXCUSES

excuser nos faiblesses. C'est un mauvais argument. La France dépense beaucoup d'argent pour l'athlétisme, bien plus que la Suède, l'Angleterre et la Finlande. Ce qu'il faut dénoncer c'est la manière dont cet argent est utilisé. Il va, dans d'énormes proportions, dans la poche des fonctionnaires. Notre athlétisme se meurt de cela. Trop de gens en vivent qui, au fond, s'en fichent comme de leur premier rond de cuir. On ferait bien mieux d'encourager les quelques animateurs (comme Malléjac à Troyes, l'un des meilleurs entraîneurs français à mon avis) qui, en province, consacrent toute leur vie à la découverte de nouveaux athlètes et à leur épanouissement. Leur donner les moyens d'élargir leur action serait autrement utile que de nommer quelques fonctionnaires de plus. Dans l'état actuel du sport en France, c'est le club seul, en effet, qui peut redresser l'athlétisme français, étant donnée l'indifférence de l'Enseignement à son égard.

MIMOUN NE TIENT PAS A RENCONTRER L'ANGLAIS GORDON PIRIE A PARIS

A Londres, Alain Mimoun a été le héros de la deuxième journée de la rencontre comme Pirie a été celui de la première.

Jamais encore le Racingman ne m'avait produit une si forte impression. C'est presque en s'amusant qu'il réussit sur 6 miles un temps qui équivaut à 29' 35" sur 10.000 mètres.

Les deux champions ont naturellement pris contact en vue d'une éventuelle rencontre sur 10.000 mètres. L'un et l'autre se sont déclarés très désireux qu'une telle chose se fasse. La Fédération anglaise, pressentie par la F.F.A. au sujet de la participation de Pirie à un grand 10.000 mètres international qui aurait lieu à Colombes le 26 septembre, a répondu qu'elle n'y voyait aucun inconvénient. Elle a posé cependant une condition : que Mimoun accepte en revanche de rencontrer Pirie, à Londres, sur 6 miles ou sur 10.000 mètres.

A dire vrai, cela n'enchante guère le Français, qui pense, avec raison, qu'une seule rencontre sur terrain neutre serait nettement préférable à cette proposition.

Mimoun, frappé de ce que Zatopek a réussi son record du monde à Turku (Finlande) et se souvenant aussi que c'est à Oslo qu'il battit son premier record de France, préférerait courir contre l'Anglais en Scandinavie. Je suis persuadé qu'un tel duel intéresserait plus d'un club suédois, qu'il fût de Goeteborg, de Stockholm ou de Malmoe. Il est certain qu'une tentative contre le record du monde des 10.000 aurait plus de chance d'aboutir en Suède qu'à Paris.

Ce devrait être la tâche de la F.F.A. que d'aider Mimoun à réaliser son rêve secret, qui est de courir les 10.000 mètres en moins de 29 minutes, même si la recette doit être faite ailleurs. Elle devrait également se soucier d'envoyer Cury, Bonino, El Mabrouk, Lacroix, Vincendon rencontrer les meilleurs spécialistes européens. C'est dans la lutte que se forgent les caractères et les corps. Il faut penser à notre élite comme il faut penser à la masse, d'où sort l'élite. Je suis persuadé que, avec un programme de compétition intelligent, Cury, Vincendon, Bonino et Lacroix progresseraient de manière considérable. Hors le dernier nommé, promis au rôle ingrat de lièvre au bénéfice d'un El Mabrouk défaillant, tous ont prouvé à Londres qu'ils possédaient la plus merveilleuse qualité que puisse posséder un athlète : le goût du combat.

La fraîcheur d'Alain Mimoun à l'arrivée du 6 miles, qu'il couvrit en 28' 37" 6, record de France, fut très remarquée.

EXCLUSIF **LE TOUR DE MES TOURMENTS, PAR MARCEL BIDOT**

BERNARD GAUTHIER s'est conduit en écervelé au début et a compromis l'unité de la formation

IL faut être soi-même plongé dans l'ambiance du départ du Tour pour en ressentir pleinement les effets. Les dernières heures s'écoulent lentement et la nervosité est à son comble. Tout le monde, coureurs, journalistes, officiels, a les nerfs à fleur de peau et cela ne fait que commencer ! A Strasbourg, la pluie tombait à pleins seaux, aussi mes coureurs en étaient-ils davantage irrités. Le Tour allait être mouillé et on n'est jamais satisfait de prendre la route avec la pluie pour compagne. J'essayais, autant que faire se peut en pareille circonstance, de camoufler mon équipe, mais la foule attendait patiemment sous l'averse et, dès qu'elle apercevait un tricolore, elle se ruait sur lui, dans une formidable poussée, pour obtenir un autographe. L'équipe de France conservera toujours un grand prestige auprès du public et cela prouve bien, à ceux qui le portent, que le maillot national a une extrême importance. Tous les yeux sont fixés dessus et cela confère une espèce d'auréole glorieuse au coureur qui en est vêtu.

J'avais réglé facilement la question des chambres. Mes tricolores s'étaient associés selon leur désir et c'était parfait. Géminiani avait choisi le savoureux Marseillais Rémy pour équipier, Bobet, le calme Antonin Rolland, Teisseire son ami Deledda chez qui il avait passé quelques jours, auparavant, Lauredi avait opté pour Bernard Gauthier, son camarade de marque, et les deux grimpeurs, Dotto et Le Guilly, étaient ravis d'être ensemble. Pour éviter les heurts, j'avais jugé préférable de les laisser s'apparenter selon leur goût et leur tempérament, sans intervenir personnellement.

Si tout semblait aller selon mes vœux, à quelques heures du grand départ, le sort m'accabla pourtant encore. Mon principal mécanicien, le brave René Malherbe, qui donne toute satisfaction depuis plusieurs années à l'équipe de France, tomba malade. Il souffrait d'un œil et, un abcès s'étant formé, il fut contraint de demeurer à Strasbourg.

René Malherbe est un mécanicien habile, très estimé à juste titre, et son forfait équivalait à une petite catastrophe. Je fus donc obligé de changer les rôles immédiatement : je décidai de prendre le volant de la jeep, tandis que mon chauffeur conduirait la 4 CV. de liaison. Jusqu'au Mans, il en fut ainsi et cela nous handicapa quelque peu par le fait qu'il fallut multiplier les fonctions.

LA TACTIQUE : HARCELER L'ADVERSAIRE

Le matin du départ, dans le hall de l'hôtel, tous mes garçons se présentèrent la figure bien reposée et le torse ceint des trois couleurs de France. Mon regard les embrassa tous, longuement, et leur tenue parfaite me flatta intérieurement. C'était une belle équipe, la meilleure, sans doute, qu'on pût mettre sur pied. C'était la mienne, bien sûr, mais par son équilibre elle ralliait tous les suffrages... à quelques exceptions près, car l'on me reprochait dans la coulisse de ne pas avoir suffisamment renouvelé les cadres. Je ne me souciais guère de ce que l'on disait à ce sujet.

A table, il fallut encore discuter sur la question du partage des prix. Des objections s'étaient élevées, la veille, entre certains équipiers et le point de friction était net. Abandon de tout ? Partage égal ? Cession de la moitié ?

En l'occurrence, seuls les avis étaient partagés. Je réussis à faire admettre le moyen terme (toujours ce souci d'équité) et le calme revint. Pour opérer une diversion, j'amenai la conversation sur le déroulement de cette première étape :

— Attention, les gars, dis-je, la pluie va peut-être favoriser une longue échappée. Ouvrez l'œil, ne laissez partir aucun homme dangereux et groupez-vous le plus possible. A plusieurs, on se défend mieux...

— On va voir, murmura quelqu'un, ce que fera Koblet...

Evidemment, il y avait Hugo. Il était le point de mire de la course, le favori logique, et il ne s'agissait pas de l'amener en excellente posture au pied des cols, sinon la suite était prévue...

Mais il y avait quand même quelque chose à faire. A quoi sert de s'aligner dans le Tour si l'on considère qu'on n'a pas, au moins, une chance de vaincre ? Koblet était l'épouvantail et chacun se souvenait de son bel exploit entre Brive et Agen, en 1951. Mais je m'évertuais à démontrer à mes équipiers que le grand champion n'était pas, lui non plus, à l'abri d'un coup dur, d'une défaillance, et cela d'autant plus que les sélectionnés suisses étaient, dans l'ensemble, moins forts que les Français.

— Koblet est supérieur, peut-être, dis-je, mais sera-t-il bien épaulé ? Alors, il faut essayer et profiter du plus petit incident de course. N'hésitez pas et attaquez...

Jouer la première place, malgré Koblet, telle était la consigne et pas une échappée sans tricolore, c'était la seule solution.

Le défilé dans Strasbourg fut réduit à sa plus simple expression par les organisateurs en raison de la pluie qui tombait drue et ne cessait pas. Une rude journée s'annonçait et, comme prise de contact, cela aurait pu être plus agréable. Appel, le drapeau rouge s'agite, le Tour est parti...

LOUISON RATE, DE PEU, LE BON WAGON...

Je suis au volont de ma jeep et j'épie mes tricolores. La pluie ruisselle sur leurs épaules, la route est luisante, l'eau gicle sous les roues, mais l'allure est rapide. Les compteurs des voitures ne descendent pas en dessous de 45 ! C'est une belle entrée en matière. Déjà, le petit col de Saverne est là et il me permet de vérffier la forme de grimpeur de Le Guilly qui passe, détaché, au sommet. Il joue bien son rôle, le petit Breton, et je pense que j'ai eu raison de le « protéger ».

Tout se regroupe, puis une offensive se déclenche.

L'ardoisier se laisse glisser à ma hauteur et, dans un paquet de numéros, j'aperçois le 65 et le 66. C'est bien : Géminiani et Lauredi se sont mêlés à la première bataille et ils ne font qu'appliquer ma consigne : pas une échappée sans tricolore. L'écart entre les fuyards et le peloton grandit vite. Il atteint trois minutes et c'est à cet instant qu'un deuxième contingent se détache à la faveur d'un passage à niveau fermé. Le passage à niveau est une plaie, mais cela peut être, à l'occasion, un moyen. Antonin Rolland et Le Guilly ont franchi l'obstacle, Robic aussi, mais Louison Bobet, en mauvaise position, a raté de peu le bon wagon (je m'exprime ainsi puisqu'il s'agit d'un incident ferroviaire).

Ce peloton se joignit bien vite à celui de tête et, ensuite, il ne fut pas possible de revenir. A l'arrivée, à Metz, l'écart était important. Louison, resté avec Koblet, terminait avec près de dix minutes de retard sur le vainqueur, le Suisse Schaer, qui avait battu, au sprint, Wagtmans, Roks et Lauredi. Géminiani et Le Guilly étaient fort bien placés puisqu'ils faisaient partie du second peloton qui finissait avec un avantage de six minutes et quarante-trois secondes sur Koblet, coureur-étalon du Tour.

GEM EST HEUREUX ; BOBET PAS TROP...

La visite dans les chambres ne fut pas empreinte de mélancolie. Géminiani était heureux, comme bien l'on pense, car jamais il n'avait commencé le Tour dans des conditions aussi belles. L'affaire était tout bénéfice pour lui et il m'expliqua comment les choses s'étaient passées :

— Vous comprenez, Marcel, me dit-il, j'ai senti que Koblet n'était pas à l'aise, alors je suis parti...

— Tu vois bien, Raphaël, répondis-je, qu'il ne faut pas s'occuper de lui. Faites votre course, tous les jours, et vous verrez.

J'avais une très bonne indication : Koblet était peut-être en moins bonne condition. Croyez-vous qu'il se serait laissé prendre près de sept minutes par un homme comme Géminiani s'il avait pu faire autrement ? Moi, je ne le pense pas. Et « Gem » aurait pu disputer le sprint à Metz s'il n'avait ralenti sciemment pour éviter le risque de chute sur la route mouillée lorsque Schaer démarra en descente...

Antonin Rolland, lui, était tombé, mais il avait tout de même réussi à conserver un gain de quelques secondes sur le gros peloton.

Je rendis visite à Louison avec prudence. Je connais bien cet hyper-nerveux et je sais qu'il faut l'aborder sur la « pointe des pieds », surtout quand il n'est pas satisfait. Il n'était pas abattu, non, mais il s'en voulait de n'avoir pas, comme Géminiani, saisi l'occasion favorable.

— Pensez, Marcel, me dit-il, je viens de faire un cadeau de sept minutes à Robic sans qu'il ait à donner un coup de pédale de plus que moi, c'est rageant ! Sans ce passage à niveau, tout serait parfait, car je n'ai pas souffert...

— Ne t'inquiète pas, dis-je, le Tour commence et ce n'est pas grave...

Le seul qui me reprocha quelque chose fut Bernard Gauthier qui avait crevé et terminait avec près de dix-neuf minutes de retard dans un groupe où se trouvait également Deledda.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas fait attendre ?

— Mais voyons, Bernard, lui répondis-je, tu n'étais pas seul. Non seulement Deledda était avec toi, mais il y en avait d'autres...

— Vous auriez dû faire descendre Teisseire, dit-il méchamment...

Je me suis contenté de hausser les épaules. J'avais bien d'autres soucis et ce n'était pas Teisseire qui était à la disposition de B. Gauthier, mais, selon mes plans, le contraire. D'ailleurs, le cas Dotto me tracassait bien plus que celui du Grenoblois que j'avais engagé dans l'équipe pour servir et non pour commander.

Le gentil Dotto souffrait d'une rupture de ligament au genou et cet accident s'était produit dans l'ascension du col de Saverne. La pluie, par là-dessus, n'avait rien arrangé. Dotto jouait de malchance, Il y a une mauvaise fortune quand on prépare le Tour consciencieusement comme il l'avait fait et qu'on se trouve hors de combat à la première étape. Dotto, qui avait terminé 8e en 1952, était peut-être le plus reposé de mes équipiers et son directeur sportif, Fred Oliveri, m'avait affirmé, au début de la saison, que toute sa préparation serait basée sur le Tour. Je comptais donc sur lui et voilà que, après quarante kilomètres de course, il était sérieusement atteint au point de ne plus être d'aucune utilité. J'en étais très affecté pour lui, car je savais qu'il était en parfait état au départ de Strasbourg. Raymond Le Bert, qui essaya de le retaper le soir même, fut très pessimiste :

— Je ne pense pas qu'il pourra aller loin, me confia-t-il, avec ce qu'il a, il doit souffrir le martyre...

Pour moi, c'était la seule ombre au tableau de la journée, car j'estimais que mes gars avaient accompli du bon travail. Quatre tricolores aux premières loges, dont trois nantis d'une belle avance : cela débutait tout à fait comme je l'avais désiré. Mais je n'attachais tout de même qu'une importance relative à ce résultat qui ne prenait, à mes yeux, que la valeur d'une indication, sans plus. Les circonstances avaient joué en notre faveur ? Bravo, il fallait s'en réjouir, mais je demeurais persuadé qu'il y avait lieu d'attendre les Pyrénées pour aviser. Peut-être, d'ailleurs, le sort allait-il se retourner contre nous, demain ? Dans le Tour, rien n'est définitif et il est préférable de laisser la porte ouverte sur l'avenir, même quand il apparaît radieux. J'ai trop l'expérience du Tour de France pour en tirer des conclusions au soir de la première étape.

Au cours du dîner, Raoul Rémy nous amusa beaucoup en nous contant l'histoire de la guérisseuse marseillaise. Avant le départ du Tour, Rémy avait montré la photo de Koblet à cette femme qui lui avait assuré : « Ce monsieur ne terminera pas ! »

Il y eut, je crois, un gros éclat de rire général. Koblet ne pas terminer le Tour ? C'était impensable, mais Rémy essaya de nous démontrer qu'elle avait eu raison pour lui

Que regardent tous ces gens tournés vers la droite de la route ? La jeep qui doit venir dépanner Bernard Gauthier qui vient de briser son cadre. Un spectateur s'est emparé de son vélo, un autre brandit les roues. Tous sont anxieux pour le Grenoblois.

(DIRECTEUR TECHNIQUE DE L'ÉQUIPE DE FRANCE)

en d'autres circonstances. Il fut probablement le seul à croire à cette prédiction, ce soir-là...

GEMINIANI CREVE EN PLEINE BAGARRE !

Il faut toujours se méfier de la deuxième étape. Le rythme du Tour n'est pas encore pris et les efforts sont d'autant plus pénibles. La pluie tombait sans arrêt et de grosses surprises n'étaient pas impossibles en remontant vers Liége. Le profil du parcours m'avait édifié. Sur la fin, les côtes étaient nombreuses, certaines même étaient de véritables petits cols.

Le pauvre Dotto, comme prévu, ne put aller loin. Il fut l'un des premiers lâchés et abandonna. L'équipe de France perdait bêtement un bon élément et elle était la première à être sévèrement touchée.

Ce fut, pour nous, le seul fait notable jusqu'au dernier contrôle de ravitaillement. Mais, après, les pépins jaillirent. Etant obligé de m'arrêter pour passer les musettes, j'avais ordonné au chauffeur de la 4 CV. de coller au peloton en attendant mon retour. Je repars du ravitaillement et à fond sur l'accélérateur. Je tombe, quelques kilomètres plus loin, dans un embarras de voitures. Je stoppe, je descends de la jeep pour en connaître la cause et j'aperçois un maillot tricolore au milieu d'un fatras de vélos. C'était Rémy qui avait été pris dans une chute. Le Marseillais avait son vélo inutilisable et on lui prépara une machine de rechange. Mais son tempérament bouillant lui faisait manquer de patience et, au lieu d'activer l'opération, il ne fit qu'énerver les mécaniciens. L'accident était survenu en pleine bagarre et il ne restait que 70 kilomètres pour arriver à Liége. Tout cela m'avait retardé un peu et je repartis à fond pour voir ce qui se passait en tête. Je remonte des groupes de coureurs et le premier tricolore que je vois est Bernard Gauthier :

— Attends Rémy qui a été accidenté, criais-je à Bernard, au passage...

Bernard Gauthier, qui ne paraissait pas très à son aise, ne tourna même pas la tête et n'obtempéra pas, ce que je sus plus tard.

Je fais un bond vers l'avant et je tombe sur un autre peloton, plus important celui-là et dans lequel se trouvaient Teisseire, Le Guilly et Deledda. En passant, je remarque que Teisseire peine. Ce n'est pas le Lucien des grands jours. Lui, l'homme de la pluie par excellence, se trouve à la dérive. Enfin, il a deux équipiers avec lui et il peut rejoindre.

En roulant, j'ai l'impression que les écarts sont considérables, car il me faut « bourrer » ferme pour revoir un nouveau peloton. Géminiani est là, avec Antonin Rolland. Que se passe-t-il ? J'apprends que « Gem » a crevé alors qu'il était bien placé et que Rolland lui a passé sa roue. Malheureusement, cette roue avait un rayon cassé ! Notons que Rolland, qui marchait très bien, avait réparé et était revenu épauler Géminiani. Dans cette bagarre, c'était un exploit.

Un peu plus loin, je tombe sur Lauredi qui a un sérieux coup de pompe. Il est lâché et défaillant.

— J'ai la fringale, me crie-t-il, avec son plus bel accent méridional...

Seul, Bobet était devant et je pris le parti de demeurer derrière Géminiani, de façon à couvrir le plus de distance possible et rapidement en cas d'accident. Tous mes hommes étaient échelonnés et je ne pouvais adopter de meilleure solution.

Louison, qui fut épargné par la malchance, heureusement, ne sut, à aucun moment, que ma jeep n'était pas immédiatement dans son sillage. Je le lui appris, le soir, et il sursauta :

— Comment, vous n'étiez pas là ? dit-il...

Je lui fournis l'explication de mon absence et il fit simplement la grimace. Il avait, d'ailleurs, fait une étape remarquable et j'en étais content. Je savais qu'il avait répondu avec autorité aux attaques de Koblet et de Robic et que c'était de bon augure pour la suite.

(*Suite page* 14.)

Louison Bobet a voulu contrôler sa forme et il s'est échappé avec G. Astrua. L'essai, satisfaisant, lui donnera confiance.

Malléjac : « Jamais encore Robic, notre leader, ne s'était trouvé aussi bien placé dans un début de Tour de France. Cela justifiait son optimisme et la confiance que nous avions en lui. Il pouvait nous demander une aide totale. »

MAILLOT JAUNE DE MES RÊVES — Par Jean MALLÉJAC

SI ROBIC AVAIT VOULU LA LUNE, NOUS SERIONS ALLÉ LA LUI CHERCHER

LA répartition des routiers dans les différentes formations régionales avait été simple pour notre équipe de l'Ouest. Seul, Chupin n'était pas Breton. Mais Angers, c'est tout de même l'Ouest.

Je ne pouvais m'empêcher de sourire en lisant dans la presse les polémiques soulevées par la présence d'Audaire parmi nous. Dans mon entourage, on semblait inquiet de me voir incorporé dans une équipe où il y aurait chaque soir des querelles. J'avais vite rassuré mes amis.

— Nous nous entendrons mieux que toutes les autres équipes réunies, vous verrez...

Je comptais surtout sur le calme et le sourire de Léon Le Calvez pour réaliser cette entente.

Il n'y manqua pas. Dès le premier jour, nous nous retrouvâmes dans le restaurant du beau-père de Jean Robic, à Montparnasse, au « Rendez-vous des Bretons », autour d'une table où régnait la bonne humeur.

UN ROBIC EXTREMEMENT COMPREHENSIF

Je connaissais Jean Robic, mais je n'avais jamais été son équipier à aucun moment de ma carrière. J'étais mal placé pour le juger. J'avais lu et entendu tant de choses désagréables sur son compte, sur son mauvais caractère, sur son intransigeance et ses ambitions, que je n'aurais pas été autrement surpris s'il nous avait dit, en roulant de gros yeux :

— J'entends que vous soyez tous à mon entière disposition et que l'équipe en totalité s'arrête au moindre incident qui m'adviendra.

J'aurais trouvé cela naturel étant données les prétentions qu'il pouvait afficher dans le Tour.

Ce dévouement de tous les instants n'aurait été que notre contribution logique, la contrepartie de ce que Robic nous apportait.

Car il faut bien le dire. Robic, par sa présence, nous délivrait d'un souci : celui d'avoir à chercher notre leader comme les autres équipes.

Nous pouvions y aller les yeux fermés, tandis qu'ailleurs !...

Chercher un leader, cela signifiait des efforts à n'en plus finir et une source de jalousies inavouées, mais certaines, entre hommes portant les mêmes couleurs et ayant des ambitions similaires. Avec Robic, la situation était toute simple. Il était notre chef à tous et pas un seul d'entre nous qui ne fût persuadé que l'unique tactique à suivre consistait à jouer la « carte Robic » dès le premier kilomètre.

Lorsque nous quittâmes l'avenue du Maine, nous avions le sourire. Nous avions trouvé un Robic inconnu, attentif à ménager des susceptibilités que nous avions pourtant tenues secrètes.

Biquet était non seulement de bonne humeur, mais aussi extrêmement confiant.

Et pas égoïste pour un sou !...

— Je ne regrette nullement de ne pas être dans l'équipe de France, nous avait-il confié. Je me sentirai plus à l'aise au milieu de vous que chez les tricolores où tout le monde tirera à hue et à dia. Je pense que vous avez confiance en moi ?

Il n'entendit qu'une seule réponse. Comment aurions-nous pu douter de lui ?

Qu'exigeait-il de nous ? Rien... Nous nous regardions surpris de nous apercevoir que Robic était compréhensif. Au-delà de toute espérance.

— Ne me laissez pas à la dérive, nous avait-il dit. Mais partagez-vous la besogne. Je veux que chacun conserve ses chances, car on ne sait jamais. Je n'ai que deux jambes comme toute le monde et je ne suis pas à l'abri d'une chute ou d'une indisposition.

Une question nous brûlait les lèvres :

— Et les échappées, Biquet. Est-ce que...

Mais il avait déjà devancé notre inquiétude :

— Mêlez-vous à toutes les tentatives, profitez de toutes les occasions de prendre du terrain. Vous serez moins visés que moi et il est possible que l'un d'entre vous prenne le maillot jaune. Ce sera toujours autant d'argent dans la caisse... pour vous seuls.

(*Suite page* 8.)

LE RÉCIT DE J. MALLÉJAC

(Suite de la page 7)

Tout en nous affirmant ainsi que, si jamais il gagnait le Tour, ceux qui l'auraient aidé ne s'en plaindraient pas, Biquet ne mettait qu'une condition à l'autorisation qu'il nous accordait de courir à notre guise :

— Si vous partez avec des hommes peu dangereux au classement général, des grimpeurs médiocres, ceux dont on sait pertinemment qu'ils ne constituent pas une menace, roulez avec eux, prenez du temps sans hésiter. Mais si, par contre, vous vous trouvez en compagnie de ceux que je crains, laissez-vous « tirer » le plus possible et essayez de gagner l'étape.

SCHAER AVAIT ETE OUBLIE

Robic avait donné quelques noms : Koblet, Bobet, Géminiani, Astrua, Bartali, Lauredi, Teisseire, Dotto...

Il n'eut pas à nous faire jurer sur l'honneur que nous nous soumettrions à cet unique désir. Tout cela était si normal !

J'avais remarqué qu'il n'avait pas parlé de Schaer. Il venait de commettre la même erreur que nous tous en supposant que ce dernier allait se mettre à la disposition de Koblet et qu'il devait, de ce fait, être considéré comme quantité négligeable.

Nous n'étions que huit à ce déjeuner. Esnault et Pontet manquaient, mais Robic ne s'en était pas inquiété. Il savait que Pontet était le dévouement personnifié et qu'Esnault, trop heureux de disputer le Tour pour la première fois, n'allait pas jouer les « francs-tireurs ».

Il nous était apparu détendu, conciliant, bon camarade en un mot. Audaire lui-même n'en revenait pas de voir réduites à néant les craintes qu'il avait éprouvées quelques jours auparavant.

Le moral des hommes de l'Ouest était donc au beau fixe lorsque, à Strasbourg, le départ fut donné... sous une pluie diluvienne.

Nous avions vu arriver la veille le Havrais Bultel que je ne connaissais pas, et qui venait remplacer in extremis Marrec que le médecin du Tour avait mis sur la touche, considérant qu'il était dangereux de laisser prendre le départ à un homme qui allait devoir subir une douloureuse opération dentaire.

Je le regrettai pour Marrec. Je m'en réjouis pour Bultel.

Avant le départ, à table, Robic avait tenu une petite conférence.

— Il fait froid, il pleut ; ce ne sont pas là des conditions favorables aux efforts. Moi, je resterai tranquille, mais n'hésitez pas à faire votre course.

Mais ce qu'on dit et ce qu'on fait !...

Dans le peloton qui sprinta trois minutes et treize secondes après Schaer et Wagtmans à Metz, il n'y avait qu'un seul Breton : Jean Robic...

Nous avions tous écouté ses conseils. Aucun de nous ne s'était jamais mêlé aux échappées, sans s'en plaindre d'ailleurs, car cela roulait à un train d'enfer.

Et lorsque, dans la montée du col de Saverne, nous avions vu successivement Meunier, Schaer et Wagtmans s'enfuir, poursuivis par Le Guilly et Buchaille, nous ne nous doutions pas que la fugue irait jusqu'au bout, et surtout que Robic en ferait partie.

Mais il voit clair en course, Biquet, et il avait suffi d'un effort de trois autres tricolores : Géminiani, Lauredi et Rémy, pour le faire changer totalement d'avis !

BOBET S'INQUIETE DEJA DE ROBIC

Il ne nous restait plus qu'à tout faire pour que Koblet, demeuré avec nous et qui ne semblait pas trop s'inquiéter des événements, se retrouve le soir avec un retard important sur notre chef de file.

C'était la première fois que je pouvais voir à l'œuvre le bel Hugo. Son allure en machine et surtout l'extrême facilité de son coup de pédale m'impressionnèrent.

— Voilà, sans doute, le gagnant du Tour, me disais-je. Comment Biquet, même avec son énergie et son ambition, pourrait-il le battre ?

Les longues jambes du Suisse tombaient sans effort. Il gardait le sourire à toutes les allures et son calme était étonnant.

J'avais vu Louison Bobet s'approcher de lui. Sans doute, voulait-il lui demander s'il ne trouvait pas de la dernière imprudence de laisser « Biquet « prendre de l'avance sur le plat.

Je n'ai entendu que la réponse de Koblet :

— C'est long, le Tour, tu sais, Louison... Nous aurons le temps de nous revoir.

Par curiosité, je n'ai pour ainsi dire plus quitté la roue de Koblet.

J'avais besoin d'un point de comparaison entre ma forme et celle des « grands » de la route, puisque je n'avais pas eu une seule occasion de me trouver à leurs côtés depuis le début de la saison.

J'ai donc monté le col de Saverne dans les toutes premières positions du peloton, là où se trouvaient Bobet et Koblet.

Je ne sais quelle mouche m'a piqué, mais, au sommet, j'étais en tête avec eux deux dans ma roue.

Ce n'était rien, évidemment ; un simple épisode de course sans signification aucune pour les suiveurs, mais pour moi c'était important.

C'était la preuve que je marchais bien, car, en me retournant, j'avais pu me rendre compte à quel point le peloton était étiré.

Je mentirais si je prétendais en avoir tiré autre chose qu'une satisfaction purement morale : celle qui consiste à s'apercevoir que la forme est là.

Le Tour commençait bien, car rien n'est plus encourageant que d'égaler les meilleurs lorsqu'une difficulté se présente.

Nous étions renseignés sur l'avance des leaders.

Hé hé !... 6 minutes !... Voilà qui devait remplir d'aise notre Biquet qui n'avait jamais, depuis qu'il dispute le Tour, trouvé une aussi belle occasion de se bien placer d'emblée. Je l'imaginais en tête, riant dans sa barbe, et jetant au passage un coup d'œil sur l'ardoise.

Vint, au 145e kilomètre, la côte de Felsberg. Koblet, pour s'amuser sans doute et influencer un peu ses adversaires, décida de la monter à son allure à lui. Une allure très particulière, je peux vous l'assurer. J'étais dans sa roue que je n'aurais pas lâchée pour un empire.

Il accéléra, sans un déhanchement, comme s'il avait tourné une manette de gaz sur son guidon. Le « grand Koblet » était là, sous mes yeux. Son dossard, le 15, tanguait sous mes yeux tandis que le sang me battait les tempes.

J'en avais mal aux jambes de le suivre et, au sommet, mon cœur avait un rythme accéléré. Je n'avais pas voulu flancher et cela avait été très dur.

— Tu vois bien, me disais-je, que tu n'es pas aussi fort que tu l'imaginais.

J'avais été à deux doigts de me relever et, seul, mon amour-propre m'avait obligé à tenir. J'étais un peu déçu...

Je le fus moins lorsque Koblet, ayant enfin coupé son effort, je pus me retourner et comprendre.

Le peloton s'allongeait sur plus de 500 mètres et il n'y avait personne dans ma roue.

Je venais, au prix d'une bonne suée, d'augmenter ma confiance en moi de plusieurs degrés. Si je pouvais me permettre de faire souffrir, moi aussi, tout ce que le groupe comptait de grimpeurs et d'hommes en forme, c'était donc que j'étais en très bonne condition.

Le soir, il y eut de la joie dans l'air chez les Bretons.

MAIS OUI, ROBIC SAIT DIRE : MERCI

Nous avions tous bien travaillé pour que l'échappée de Biquet réussisse et ce dernier ne cachait pas combien il nous en était reconnaissant.

En nous félicitant sans attendre après avoir reçu de Léon Le Calvez l'assurance que chacun de nous y avait mis du sien, il tuait une autre légende : celle d'un Robic acceptant comme un dû le dévouement de ses équipiers.

Il suffit de si peu de choses pour faire oublier les fatigues accumulées au profit d'un leader ; quelques paroles amicales, un remerciement sincère, un clin d'œil...

Bultel rougissait de plaisir en recevant sa part de compliments. Quant à moi, j'étais surtout heureux d'avoir passé, avec une aisance qui me surprenait, ce cap que je redoutais, comme tant d'autres.

Dès sa première algarade, Robic ramenait des enseignements tout neufs qu'il nous communiqua sans plus attendre.

— Je ne sais pas combien de temps tiendra Fritz Schaer. Mais ajoutez-le désormais à la liste de ceux avec lesquels vous ne devrez jamais rouler lorsque vous vous trouverez avec eux en échappée !

S'il avait rectifié son jugement sur le Suisse, il ne s'était pas trompé sur Hassenforder.

— Il est impossible qu'il tienne le coup s'il ne s'assagit pas rapidement. Il doit s'imaginer que le Tour se dispute comme un critérium. Il a une classe du tonnerre. Mais il se « couchera » un jour et nous n'en entendrons plus parler. Je changerais bien mes jambes contre les siennes, pourtant !

Sans avoir été véritablement impressionné par Astrua, il se méfiait de ce dernier.

— Il a toujours l'air à l'ouvrage, mais cela ne veut rien dire. J'aurais préféré qu'il ne soit pas avec nous. A l'avenir, marquez-le étroitement, ça en vaut la peine.

Nous étions partis nous coucher en faisant de beaux rêves. Avoir parmi nous un leader aussi solide que Robic et possédant déjà plus de six minutes sur la plupart des « grands », c'était une aubaine inespérée !

Notre chance devait se poursuivre dans la seconde étape. Notre chance, mais pas la mienne. Si Robic avait pu profiter d'un « train bleu » et se retrouver encore une fois extrêmement bien placé à Liége, une crevaison m'avait stoppé à 40 kilomètres de l'arrivée au moment même où, en compagnie de Mahé, qui avait dû donner sa roue à Robic, nous allions rentrer dans le groupe enfui, après un effort qui ne nous avait pas paru terrible tant nous nous sentions à l'aise. Ce jour-là, avec un brin de chance, nous aurions été les suivants immédiats de Robic, ce qui nous aurait permis d'être sans plus attendre des collaborateurs efficaces pour Biquet, puisque déjà dangereux au classement général.

ROBIC POSE LA QUESTION DE CONFIANCE

Le soir, Robic posa la question de confiance avec sa franchise habituelle :

— Regardez le classement, mes amis. Jamais encore je n'ai eu dans le Tour une aussi belle occasion. Sans avoir fourni d'efforts réels, j'ai mis Géminiani à près de 5 minutes, Bartali, Koblet et Bobet à 6'37", Nolten et Teisseire à 11 minutes. Je vous en dois de la reconnaissance, mais c'est maintenant que le travail que j'attends de vous va porter ses fruits. Si vous « pigez » ce qu'il convient de faire, nous allons rire. Etes-vous d'accord pour ne plus vous fier qu'à moi et m'écouter ? Je ne veux pas vous forcer la main. C'est à vous de voir si Robic vaut la peine qu'on travaille pour lui.

Il n'y eut pas une note discordante, et Robic n'eut pas à insister beaucoup pour obtenir d'Audaire, qui rêvait d'une victoire d'étape, la promesse qu'il ne ferait rien qui puisse permettre le retour d'un des lâchés de marque.

Je trouvais Robic étonnant. Tout s'ordonnait magnifiquement dans sa tête. Il voyait toujours juste et nous donnait chaque soir un petit cours de cyclisme dont nous pouvions tous tirer profit. Sa mémoire me surprenait. Il était capable de se souvenir du moindre détail des étapes précédentes et de situer avec précision les endroits et le kilométrage où chaque fait l'intéressant s'était passé. Il connaissait par cœur et pouvait nous réciter, sans une seconde d'erreur, les écarts au classement général des hommes qu'il craignait.

Lui qui était, s'il fallait en croire les échos, bourru et même brutal dans ses appréciations, mettait mille formes pour réprimander ceux d'entre nous qui avaient commis une faute tactique.

Un routier accueille toujours bien une critique d'un « ancien » lorsqu'elle est justifiée. C'est tout juste si nous ne répondions pas :

— D'accord, Biquet. Ferai plus...

Parce qu'il s'était bien placé au sprint, uniquement battu dans le peloton par Bartali, Magni et Koblet, à l'arrivée de la seconde étape, il nous avait avoué songer très sérieusement à ce fameux « maillot vert » du Trophée de la Belle Jardinière qui allait valoir à celui qui le remporterait à Paris un million net.

BIQUET TENAIT A SON MILLION PERSONNEL

Il n'avait pas eu besoin de longs discours pour nous faire comprendre que nous ne devions pas compter voir mettre cet argent dans la cagnote si jamais ce million ou les 500.000 francs de la seconde place tombaient dans son escarcelle.

— J'en distrairai une partie pour ceux qui m'auront, d'une manière ou d'une autre, aidé à marquer des points, avait-il précisé. Mais je serai seul juge de l'emploi que j'en ferai.

Rien n'était plus normal. Nous ne pouvions évidemment rien revendiquer sur cet effort personnel qu'il allait fournir quotidiennement pour tenter de battre les plus rapides, ce dont nous nous sentions bien incapables.

Le soir, une fois dans mon lit, même après avoir été massé, je m'aperçus que j'avais les jambes raides. Comme tous les cyclistes peu enveloppés, la pluie ne me convenait pas.

Par ailleurs, j'avais dû fournir un rude effort pour limiter mon retard après ma crevaison.

Bref, j'étais un peu déçu. Seule, la perspective d'être dans l'avenir un lieutenant de Robic put adoucir ma déconvenue lorsque je constatai qu'en deux étapes j'avais totalisé un retard de 17 minutes... et 5 secondes.

Même en considérant, ce qui était absolument gratuit, qu'il ne fallait pas tenir compte de l'avance que Schaer et Wagtmans possédaient déjà au classement général sur le quatuor Robic-Astrua,Anzile-Rossello, un tel retard m'interdisait d'ores et déjà de prétendre à une place d'honneur.

Celui qui m'aurait alors prédit que j'allais terminer second au Parc des Princes m'aurait paru un mauvais plaisant.

Nous avions commenté entre nous l'abandon prématuré de Jean Dotto que nous avions vu se traîner en queue de peloton, puis lâcher pied, sans raison apparente. Nous venions d'apprendre qu'il avait « calé » complètement et n'était plus en course. Sujet de conversation tout trouvé.

Le malheur des uns fait le bonheur des autres. Un homme de moins dans l'équipe de France, surtout un grimpeur comme Dotto, voilà qui arrangeait bien les affaires de Jean Robic lequel, sans nous en parler pour ne pas nous diminuer, devait se dire in-petto que la formation nationale avait tout de même une autre allure que celle des Bretons. Sans même mettre en balance l'expérience...

DEUX CREVAISONS, UNE CHUTE ET MES ESPOIRS S'ENVOLENT

C'est surtout entre Liége et Lille que j'ai pu me rendre compte quel rôle primordial joue la chance dans le Tour.

Au départ, je ne sentais plus la fatigue musculaire qui m'avait inquiété la veille. J'étais dans de bonnes dispositions et prêt à fournir une belle étape afin d'effacer si possible une partie de mon retard. Sans le savoir, une série de malheurs m'attendait au tournant de la route.

En sautant un trottoir, en Belgique, j'ai tout d'abord coupé mon pneu avant. Je n'avais pas plus tôt réparé qu'une seconde crevaison m'arrêtait.

Comme à l'avant la bataille faisait rage, je me suis retrouvé seul. J'ai couru ce jour-là un Grand Prix des Nations pour recoller au peloton.

Si je n'avais été particulièrement en forme, je n'aurais eu qu'à rallier Lille au petit trot sans m'occuper de mon classement. Je savais qu'un trio des nôtres était parti à l'avant ; Mahé, Esnault et Pontet y allaient de bon cœur et j'aurais bien voulu les rejoindre. Il faut toujours profiter des moments où l'on se sent fort.

Mais Robic était là à mes côtés et j'estimais qu'il était de mon devoir de veiller sur lui.

La vue de Pontet, allongé sur le bord de la route après une chute dans laquelle il s'était à moitié démoli l'épaule, m'avait impressionné. Et nous avons tous été bien contents de le voir terminer quand même, alors que nous l'imaginions dans l'ambulance.

Ce jour-là, je n'ai pu veiller jusqu'au bout sur Robic. Un accrochage avec un moto de presse m'a jeté au sol. Le peloton était déjà arrivé depuis plusieurs minutes lorsque j'ai atteint Lille où Bober avait gagné après une fin de course magnifique.

Je n'osais même plus regarder le classement général. A quoi bon ?... J'avais mieux à faire en ne m'occupant que de notre leader, si fort, si confiant, si sûr de lui et qui faisait de son mieux pour nous faire partager son optimisme. Il n'ignorait rien des mille bruits qui circulaient sur l'équipe nationale.

— Ils sont trop nombreux à vouloir jouer les leaders, nous disait-il. Je doute qu'ils s'entendent aussi bien que nous. Ecoutez Rémy vitupérer...

Robic n'exagérait en rien. Le moral de notre équipe était parfait et nous n'entendions pas, le soir à table, une seule récrimination. « Biquet » ne jouait pas les adjudants, il avait un mot gentil pour chacun de nous, s'enquérait de nos besoins. Il pouvait nous demander la lune que nous serions allé la décrocher pour lui.

Mais, une fois encore, il ne nous demandait rien d'autre que de faire attention à ne pas nuire à ses projets.

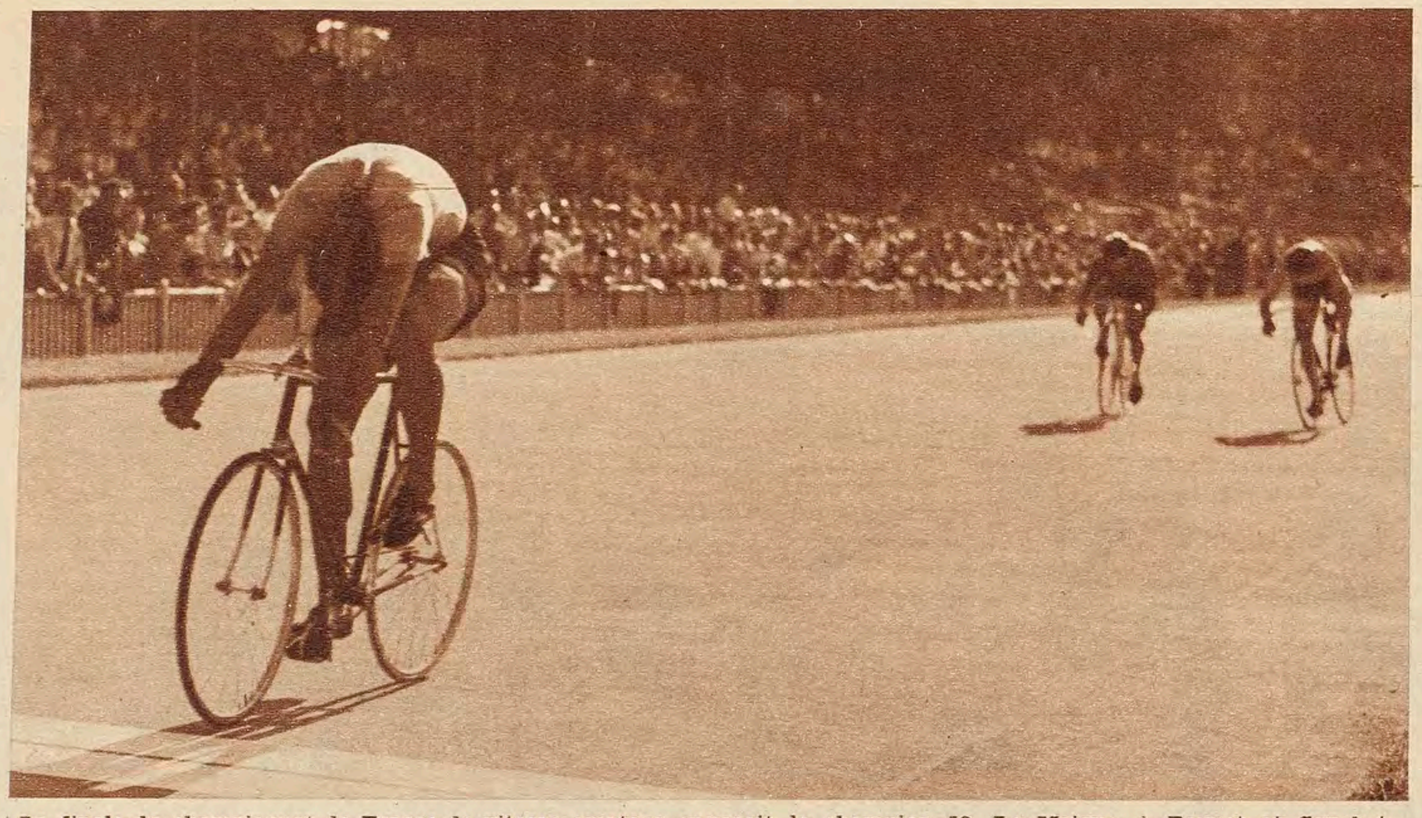
C'était d'autant plus facile qu'aucun de nous ne pouvait désormais émettre, avec un tel leader, de prétentions au classement général. Et, moins que tout autre, un certain Malléjac...

JEAN MALLÉJAC.

(*Reproduction, même partielle, strictement interdite.*)

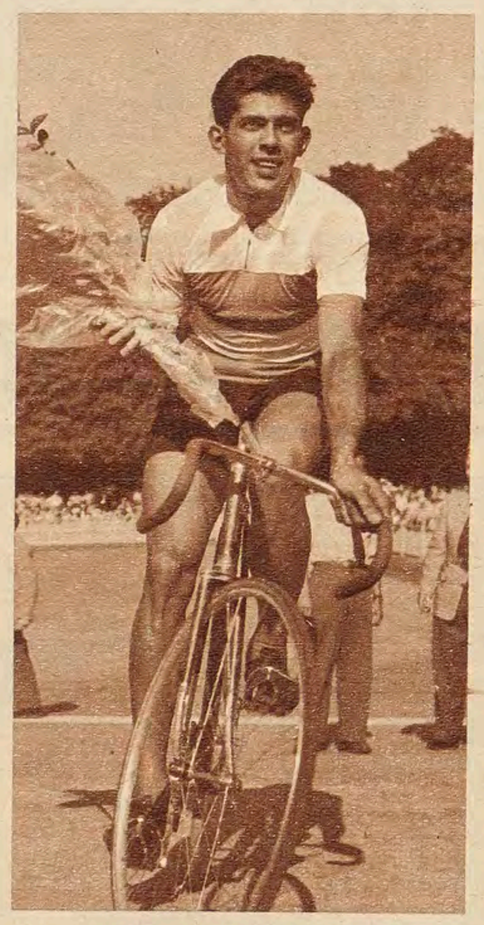
PROCHAINEMENT :

AUDAIRE ROMPT LE PACTE ET ROBIC SE FACHE



La finale du championnat de France de vitesse amateur opposait le champion 52, Le Moigne, à Beynet et Gruchet. Après plusieurs minutes de surplace, Beyney démarrant avec autorité aux 350 m., surprenait ses rivaux, terminant fort.

BEYNEY ET VITRÉ CHAMPIONS DE FRANCE



Beyney (20 ans), nouveau champion de France, termine son tour d'honneur.

C'est une lutte sans merci que les J.P.S. livrèrent au V.C.C.A. pour remporter d'une longueur la poursuite des Sociétés. Lemoine devant Brun, Plaza, Picard.

Les trois sprinters du V.C. XII^e, champions des Sociétés. De g. à dr. : Gaignard, M. Chicot, tenant le fanion, Le Moigne, Coullomb.

Isaac Vitré, vainqueur de la poursuite individuelle.

Claude Ulrich enleva le Premier Pas de vitesse.

LA MÉDECINE AU SERVICE DU SPORT

par le Docteur Philippe ENCAUSSE

LE CHAMPION "DANS DU COTON"

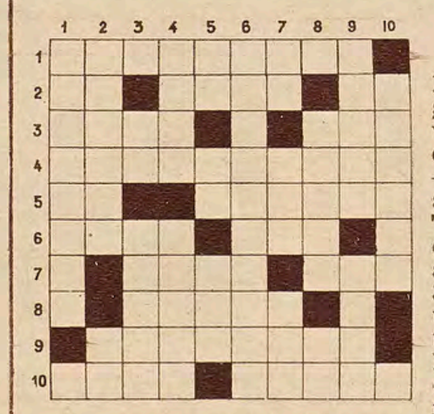
JE vais peut-être indigner un certain nombre de lecteurs, mais je me demande si les multiples soins dont on entoure parfois certains champions dans les jours précédant une compétition donnée sont toujours et vraiment utiles ? Un champion a sa personnalité, une constitution, un tempérament particuliers, des habitudes de vie, d'alimentation, de sommeil et... de distractions qui lui sont propres et, brusquement, on le « met au vert » avec un certain nombre de camarades, on lui fixe un emploi du temps précis, on modifie plus ou moins sévèrement ses habitudes.

Le résultat ? Il n'est pas toujours celui que, sur le papier, en théorie, on était en droit d'escompter. Il serait facile de fournir des exemples à ce sujet. Cela ne veut pas dire, bien entendu, que toutes les précautions prises avant une grande compétition soient absolument inutiles, mais, là également, c'est une question de dosage où la psychologie doit entrer en ligne de compte. On ne peut donc qu'approuver le journaliste sportif Philippe Chatrier quand il insiste sur l'importance (dans ce domaine de l'ultime préparation) de l'action du capitaine de l'équipe ou de la formation intéressée.

Un souvenir précis remonte à ma mémoire en traitant de cette question : c'est la façon dont mon bon camarade et ami Pierre Lewden (ancien recordman de France du saut en hauteur avec 1 m. 95, ALORS QUE SA TAILLE NE DEPASSAIT PAS 1 M. 68), finaliste olympique et de multiples fois vainqueur en match international, préparait sa compétition. En toute honnêteté, on ne peut vraiment pas dire que Pierre Lewden menait la vie d'un trappiste pour se mieux distinguer le jour de l'épreuve. Il avait le bon sens de NE PAS MODIFIER TOTALEMENT SA FAÇON DE VIVRE, les habitudes chères à tout Français moyen qui se respecte, à ce Français moyen que nous connaissons bien et qui, à la guerre comme dans les luttes pacifiques, a fait et fera encore l'admiration du monde.

Une conclusion ? Veiller à ne pas désaxer certains champions sous prétexte de leur venir en aide ; tenir compte des réactions personnelles, des habitudes de vie, de l'entraînement particulier ; ne pas omettre, enfin, d'utiliser les précieux renseignements fournis par le contrôle médical sportif d'orientation et de dépistage, et ce, en liaison avec l'entraîneur sportif qualifié.

LES MOTS CROISÉS DE MAX FAVALELLI



PROBLEME N° 45

HORIZONTALEMENT. — 1. Un Anglais qui fut une des vedettes du demi-fond du match de White-City. — 2. Son lit n'est pas assez grand pour Jany. Titre officiel. Initiales chères aux Marseillais amateurs de football. — 3. Un pilier peut en être un bon. Lettres d'Astrua. — 4. Occupent la vedette actuellement dans le domaine du football. — 5. Article. Peuvent faire fléchir le professionnel. — 6. A démontré qu'il n'y avait pas d'âge pour les braves. Donne un coup de pied. — 7. Club de la région parisienne dont le nom indique qu'il peut voir haut. Donné par le chronométreur. — 8. Ceux de Bobet seront appréciables. — 9. La principale qualité d'un sprinter. — 10. Toujours atteinte par un bon train. Calculé sur le peloton.

VERTICALEMENT. — 1. A fait, presque, le trust du maillot jaune cette année. — 2. Tiers. Ordre de départ. — 3. Fleuve. Boiteux a démontré qu'il savait le faire, même en dehors des piscines. — 4. Heinrich n'est évidemment pas de sa taille. Sa saison va bientôt recommencer. — 5. Pronom. Sur la boussole. Robic l'avait dans le dos. — 6. Fournit au Tour de France son aspect feuilletonesque. — 7. Si on le bisse, ce qu'est Hassenforder. Ferait feu si l'on y mettait bon ordre. Authentifie une citation. — 8. Spécialité du défenseur. Possessif. — 9. Ses as se produisent actuellement sur sa rivale. Un attaquant doit savoir le faire. — 10. Portait les couleurs espagnoles dans le Tour de France.

SOLUTION DU PROBLEME N° 44

HORIZONTALEMENT. — 1. Malléjac. — 2. Van Est. — 3. Tour. Mz. Uc. — 4. Roi. Abîme. — 5. Semelles. — 6. Cotise. — 7. Linas. Bah. — 8. Am. Serra. — 9. Mener. Raté. — 10. Es. Sites.

VERTICALEMENT. — 1. Mitri. Lame. — 2. Oo. Cimes. — 3. Louison. — 4. Etapes. — 5. Ev. Amis. Ri. — 6. Jambes. — 7. Anzile. Ere. — 8. Ce. Ml. Bras. — 9. Suée. Art. — 10. Etc. Schaer.

N.-B. — Nous vous rappelons que notre collaborateur Max Favalelli s'inspire toujours du numéro précédent pour établir son problème de mots croisés. Nous ne saurions donc trop vous inciter à conserver précieusement cet exemplaire. Il vous permettra de résoudre plus aisément la prochaine grille.

LES SPECTATEURS D'USSEL ET DE CHAUMEIL ONT ADMIRÉ LA PÉDALÉE DE FAUSTO COPPI

Fausto Coppi a effectué sa rentrée sur les routes de France. Il a couru deux critériums dans le centre. Il examine le vélo de Schaer. A g. : Bauvin.

Coppi remporta, détaché, le Bol d'Or des Ménodières, disputé à Chaumeil.

Pierre Molinéris s'adjugea la victoire au Grand Prix d'Ussel, par 20 sec.

Malgré son abstention dans le Tour de France, Fausto jouit toujours d'une grande popularité chez nous. Le voici cerné par des chasseurs d'autographes.

Le Tour de l'Ouest, couru en huit étapes, a démarré mercredi matin de Brest avec pour premier objectif St-Brieuc. Déjà une échappée a eu lieu. Le peloton compte 2'45" de retard à l'instant où il passe sous le viaduc de Morlaix.

LA BATAILLE FAIT RAGE DANS

Sur la fin de la première étape, les dures rampes bretonnes ont fait de sérieux dégâts. Un peloton de quatorze hommes était en tête, mais il perdit des unités à la suite d'éliminations successives. L'un des plus actifs fut Siguenza qui contribua à démanteler le groupe. Il est ici en 2e position, entre Stablinski et A. Rosseel.

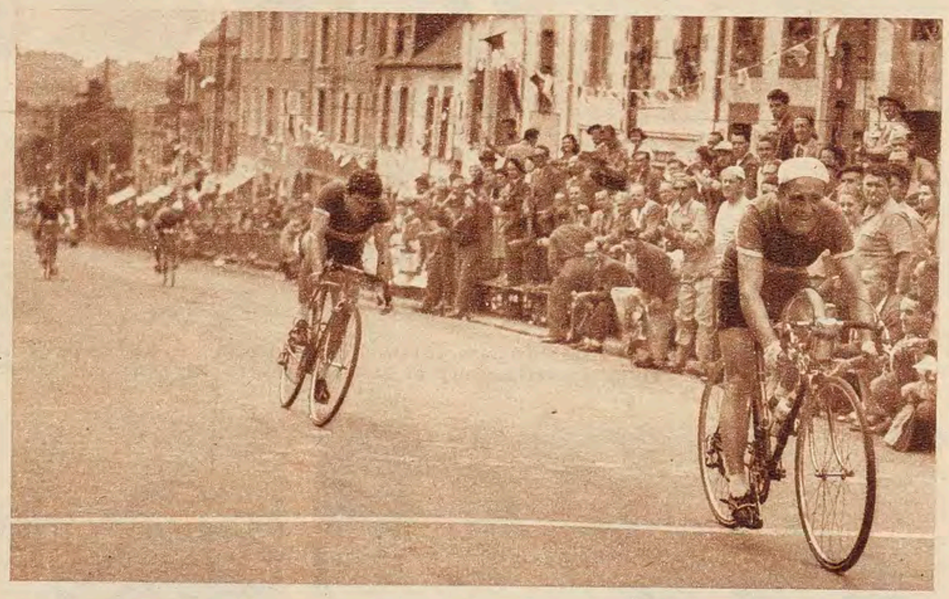
Siguenza a crevé près de Saint-Brieuc, alors qu'il attaquait encore, et Rosseel (qui mène, à g.) et Stablinski redoublent d'efforts pour ne pas être rejoints. Tous deux disputeront le sprint sur le ciment du vélodrome briochain. A la surprise générale, le Nordiste Stablinski l'emporta nettement (à dr.) sur le redoutable Rosseel.

objectif St-Brieuc.
dadnc de Morlaix.

Au cours de la deuxième étape, le Tour de l'Ouest a longé le bord de la mer. Voici les coureurs passant devant les remparts célèbres de Saint-Malo. Le temps n'est pas engageant et les estivants sont peu nombreux pour encourager le peloton qui ne s'émeut pas des échappés qui caracolent loin devant. Sur notre cliché, on reconnait Kubler (à dr.) et Zaaf.

DANS LES PREMIÈRES ÉTAPES DU TOUR DE L'OUEST

C'est au départ de la deuxième étape qu'une échappée fut lancée par Sowa et Decaux, rejoints par Baldassari, Moineau, Varnajo. Ce quintette devait l'emporter. De g. à dr. : Sowa, Decaux, Baldassari, Varnajo, Moineau.



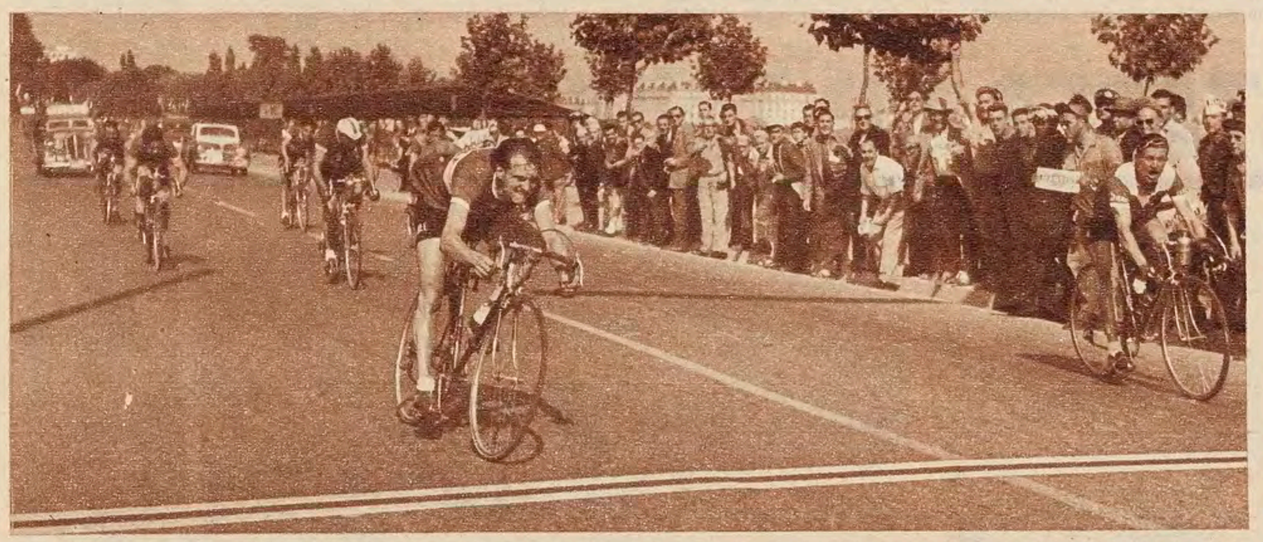
A Granville, le sprint avait lieu au sommet d'une rampe et Baldassari, qui avait fourni de gros efforts pour devenir leader, fut battu par R. Varnajo.

R. Varnajo sourit de toutes ses dents, après son beau succès à Granville.

Baldassari, lui aussi, a le sourire : il vient d'endosser le maillot de leader

FRANCIS SIGUENZA, LEADER MENACÉ

La population du charmant bourg de Saint-Sever est sortie pour voir passer le peloton. Baldassari (en 3e position) est encore leader du Tour de l'Ouest, mais il sera dépossédé de son maillot par Siguenza, à Caen.



Le sprint des échappés a été fort disputé sur une ligne droite de Caen. Dans un bel effort, Delahaye règle nettement Demulder, Privat (derrière lui) et De Graveleyn. Siguenza se contente du maillot. Il est 14e.

Sous la douche, le jeune leader du Tour de l'Ouest laisse éclater sa joie, tandis que Pélissier l'essuie.

Porteur du maillot jaune collerette bleue, Siguenza a trouvé un porteur d'eau inattendu : F. Kubler.

STABLINSKI, BENUZZI, MEL, AUTRES RÉVELATIONS DE L'ÉPREUVE

ROBERT VARNAJO ET FERDI KUBLER SERONT EN CONDITION, A LUGANO

(De l'un de nos env. spéc., René MELLIX)

CHOLET. — Le Tour de l'Ouest, après cinq étapes, a vu dominer des jeunes, des espoirs de notre cyclisme. Depuis le départ de Brest, ce sont des moins de 24 ans, à l'exception de Baldassari, à Granville, qui ont remporté les étapes et occupé la première place au classement général.

Nous avons eu Stablinski (21 ans), victorieux de l'étape à Saint-Brieuc et maillot jaune à bande bleue; Jean Delahaye (24 ans), gagnant à Caen, où Siguenza (22 ans) s'est emparé du maillot qu'il a défendu victorieusement jusqu'à Cholet; Robert Varnajo (24 ans) l'emportant à Granville et à Alençon, et, enfin, René Privat (22 ans) triomphant hier à Cholet devant Benuzzi (23 ans) après une échappée de 155 kilomètres.

A Cholet, après la mi-course, neuf nouveaux sont dans les dix premiers du classement général. N'est-ce pas significatif ? Ce sont : Siguenza (1er), Privat (2e), Stablinski (3e), Decaux (5e), De Graveleyn (6e), Benuzzi (7e), Loof (8e), Mel (9e), et le Nordiste Huyghe (10e).

Nous trouvons encore Jean Bobet (12e), Bares (13e), Nédellec (14e), Guérinel (15e), etc.

Le Tour de l'Ouest, où, l'an passé, deux jeunes, Ugo Anzile et Walkoviack, prirent les deux premières places, est bien l'apanage des espoirs.

Un tel résultat est dû à la combativité, à la hargne, au courage de la jeune garde désireuse de dominer les vedettes chevronnées et de prendre leur place.

Stablinski, Siguenza, Benuzzi les plus forts

Si nous avions à établir le classement des plus forts, nous n'hésiterions pas : nous rangerions dans l'ordre suivant les trois révélations de ce Tour de l'Ouest : Stablinski, Siguenza, Bennuzzi.

Jean Stablinski, champion de France militaire, possède des dons de rouleur et de sprinter extraordinaires. La somme de travail qu'il a effectuée depuis Brest est considérable. Hier encore, Decaux étant touché par la défaillance alors qu'il avait virtuellement ravi le maillot jaune à Siguenza, Stablinski n'hésita pas, avec Loof, à payer de sa personne pour réduire le retard qu'il compte sur le leader de l'épreuve.

Francis Siguenza a eu le mérite certain de conserver son maillot à Cholet. En effet, le sociétaire du V.C.C.A. n'a plus que deux hommes à sa disposition : Ferdi Kubler, dont toutes les pensées sont fixées sur Lugano, et Gaudot, lui aussi ancien pensionnaire du camp de Montigny-les-Cormeilles. « Zigzag » — Siguenza est ainsi surnommé par ses camarades du V.C.C.A. — est obligé de lutter presque seul contre sept hommes de Raymond Louviot, dont les plus solides sont Stablinski, Varnajo, Brankart, Decaux, et contre tous les autres concurrents...

Une nouvelle menace se dresse même devant lui à Cholet, celle du Lionceau Privat, qui n'a plus que 3' 11" de retard.

Mais le jeune garçon de Beaucaire reste optimiste et désire nous étonner encore.

Enfin, Bruno Benuzzi, Italien de la région de Trente, âgé de 23 ans et habitant Audin-le-Tiche (Moselle) depuis 1947, où il était employé au fond dans une mine de fer, jusqu'en janvier dernier, est un « petit châssis », terriblement efficace. Paul Le Drogo le fit venir à Montlhéry à l'occasion du Grand Prix de France. C'est là qu'il se révéla. Benuzzi est rempli d'ambition. N'a-t-il pas raison lorsqu'il affirme :

« La course cycliste, c'est tout de même moins dur que la mine... »

Ce sont des hommes de cette trempe qui bousculent les anciens.

Varnajo est prêt pour Lugano

Robert Varnajo est d'ores et déjà prêt pour Lugano. Ses deux succès d'étapes à Granville et à Alençon l'ont prouvé. Il s'est laissé endormir hier dans le peloton de Kubler et à fini à 23 minutes de Privat. Il ne faut pas tenir compte de cette contreperformance. Le Vendéen a voulu souffler un peu avant le championnat du monde.

Karel Debaere, Jean Brankart, Germain Derycke, tout comme Ferdi Kubler, se rodent lentement en songeant, eux aussi, à Lugano.

Parmi les autres coureurs cotés, André Rosseel est très bien, de même que Robert Desbats. En revanche, Jean Bobet nous déçoit un peu. Il n'a décidément pas la hargne de son frère.

Autres jeunes intéressants remarqués dans ce Tour de l'Ouest : le Nantais Roger Provost (19 ans et demi); le Breton Thomin (23 ans), qui ressemble à Robic; L. Bergaud (22 ans), malchanceux hier; le Breton de Saint-Pol-de-Léon Roland Picart, 21 ans; ses compatriotes Albert Bonnet (23 ans) et Mel, de Plougasnou (23 ans).

Mais que de déceptions avec Heinz Mueller, Van Stenkiste, Alain Moineau, qui, après de très bons débuts, a été mis K.O. entre Alençon et Cholet.

Ce Tour de l'Ouest, disputé à plus de 38 km. à l'heure depuis le départ de Brest, est meurtrier. Sur 80 partants, il reste 48 coureurs en présence, de Cholet à Nantes, ce matin. C'est dire la rudesse de la course.

TOUR DE L'OUEST

3e étape : 1er DELAHAYE
CLASSEMENT GENERAL
A Granville : 1er BALDASSARI
A Caen, Alençon et Cholet : 1er SIGUENZA, sur cycle

LA PERLE

HUTCHINSON ... *Une perle*
Direct. sportif : Francis PELISSIER
Ttes nos bicycl. peuv. être vendues
A CREDIT : 100 FR. PAR JOUR
S'adresser chez l'agent LA PERLE
Magasin : 48, r. St-Ferdinand, Paris
Ets GUYOT, St-Maur (Seine)

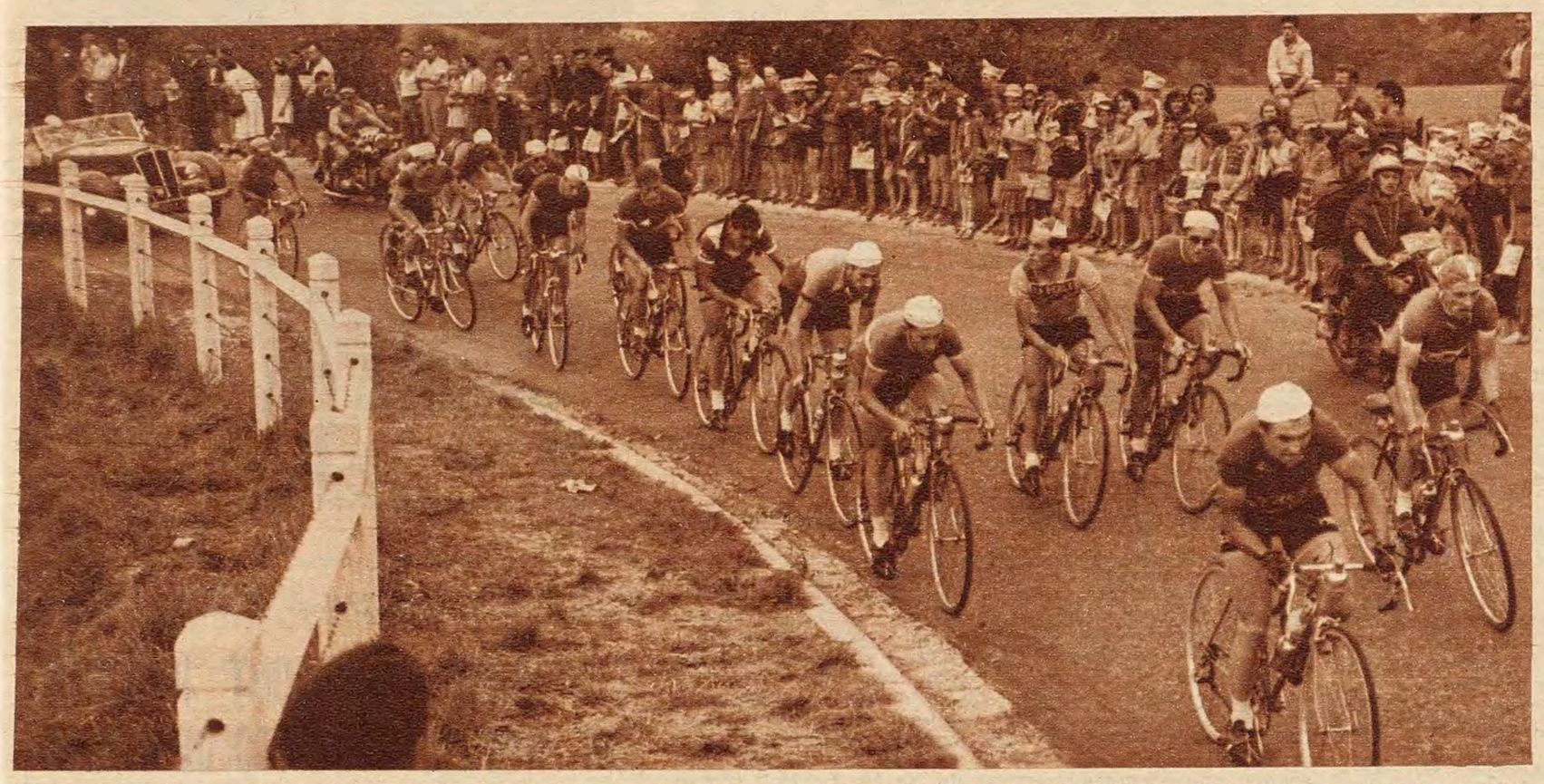
TOUR DE L'OUEST

1re étape : 1er STABLINSKI
2e étape : 1er VARNAJO, sur cycle

GITANE

Boyaux HUTCHINSON, Dér. SIMPLEX
Dir. sportif : Raymond LOUVIOT
BRUNELIERE, constr. à MACHECOUL (Loire-Inférieure)
« REP-SPORT », 30, fg. du Temple, Paris (11e)
AGENTS PARTOUT

DE LA GRANDE COURSE BRETONNE...



Dès le départ de la quatrième étape, Caen-Alençon, Francis Siguenza a pris très au sérieux son rôle de leader. Tandis que son équipier Baldassari, qu'il a détrôné, mène, on le voit ici, à la droite de Varnajo, se retournant à la faveur d'une côte pour juger son avance sur ses rivaux.

Le peloton fonce en direction d'Alençon, où Varnajo l'emportera au sprint. Georges Decaux, nu-tête, mène bon train. C'est un rival pour Siguenza.

La bataille a fait rage d'Alençon à Cholet et, finalement, deux hommes ont pu s'enfuir, René Privat et Benuzzi. Privat l'emporte au sprint.

Le jeune Siguenza s'est effondré à l'arrivée à Cholet, après avoir donné le meilleur de lui-même pour conserver son maillot (Tél.).

LES CLASSEMENTS

Première étape

BREST-ST-BRIEUC (215 km.)

1. STABLINSKI, 5 h. 32' 17", moyenne : 38 km. 822; 2. Rosseel, à 1/2 long.; 3. Siguenza, 5 h. 32' 32"; 4. Benuzzi, m.t.; 5. Baldassari, 5 h. 34' 10"; 6. Moineau; 7. De Graveleyn; 8. Desbats; 9. Privat; 10. J. Bobet; 11. Barès, m.t.; 12. Brankart, 5 h. 34' 40"; 13. Berton, 5 h. 35' 15"; 14. Picot, 5 h. 36' 1"; 15. Delahaye, 5 h. 36' 43", etc.

★

Deuxième étape

ST-BRIEUC-GRANVILLE (242 km.)

1. VARNAJO, 6 h. 22' 55"; 2. Baldassari, à 2 long.; 3. Moineau, 6 h. 32' 58"; 4. Sowa, 6 h. 32' 59"; 5. Decaux, 6 h. 33' 5"; 6. Thomin, 6 h. 36' 31"; 7. Desbats, 6 h. 36' 34"; 8. Debaere, 6 h. 36' 44"; 9. De Graveleyn, m.t.; 10. Delahaye, m.t.; 11. Ruffet, 6 h. 36' 47"; 12. Derycke; 13. Gilles; 14. Gaudot; 15. Guégan, etc.

★

Troisième étape

GRANVILLE-CAEN (217 km.)

1. DELAHAYE, 5 h. 59' 47"; 2. Demulder, à 1 long.; 3. Privat; 4. ex æquo : Siguenza, Bouvet, Mel, Decaux, Loof, De Graveleyn, Bergaud, tous m.t.; 11. Bertrand, 6 h. 55'; 12. Lagrange, 6 h. 4' 52"; 13. Mancisidor, Stablinsky, Platel, tous m.t.; 16. Kubler, 6 h. 5' 36", etc.

★

Quatrième étape

CAEN-ALENÇON (221 km.)

1. VARNAJO, 5 h. 56' 27"; 2. Debaere, à 1 long.; 3. Nedellec; 4. Rosseel; 5. Le Cadet; 6. Huyghe; 7. Siguenza; 8. Decaux; 9. Loof; 10. Brankart; 11. Demulder; 12. Stablinsky, tous m.t.; 13. Erussard, 6 h. 2' 3"; 14. H. Denys; 15. J. Bobet, etc.

★

Cinquième étape

ALENÇON-CHOLET (237 km.)

1. PRIVAT, 6 h. 31' 20"; 2. Benuzzi, m.t.; 3. Stablinski, 6 h. 34' 40"; 4. Loof, m.t.; 5. Huyghe, 6 h. 34' 20"; 6. Blusson, m.t.; 7. Gaudot, 6 h. 34' 23"; 8. Rosseel, m.t.; 9. De Graveleyn; 10. Guérinel; 11. Gilles; 12. Guégan; 13. Barès; 14. Desbats; 15. Nédellec, etc.

★

LE CLASSEMENT GENERAL

1. SIGUENZA, 30 h. 39' 56"; 2. Decaux, 30 h. 42' 10"; 3. Privat, 30 h. 43' 7"; 4. Stablinski, 30 h. 44' 3"; 5. Rosseel, 30 h. 45' 30"; 6. De Graveleyn, 30 h. 47' 7"; 7. Benuzzi, 30 h. 47' 18"; 8. Loof, 30 h. 47' 36"; 9. Mel, 30 h. 51' 55"; 10. Huyghe, 30 h. 52' 14"; 11. Desbats, 30 h. 52' 46"; 12. ex æquo : Bobet, Barès, 30 h. 52' 59"; 14. Nédellec, 30 h. 54' 8"; 15. Guérinel, 30 h. 56' 8", etc.

LE TOUR DE MES TOURMENTS, PAR MARCEL BIDOT

(*Suite de la page 7.*)

Pour Géminiani, rien à dire. Il avait eu la malchance de crever à l'instant où cela chauffait dur et son accident s'était produit alors qu'il revenait, en compagnie de Koblet, sur les hommes de tête.

Par contre, Lauredi m'avait déçu. Il avait eu un « trou », comme il en a parfois, et ma confiance en lui s'en trouvait diminuée.

BERNARD GAUTHIER FAIT NAITRE LE MECONTENTEMENT

Le soir, ce fut Rémy qui déclencha les hostilités. Il eut un violent accès de colère, affirmant qu'on l'aurait laissé mourir sur la route et qu'il avait été obligé de faire 70 kilomètres contre la montre !

— Mais, mon petit, dis-je, il faut t'en prendre à Bernard Gauthier, je lui avais ordonné de t'attendre et il ne l'a pas fait. Peut-être n'a-t-il pas compris ce que je lui demandais ?

— Vous auriez dû faire descendre plusieurs hommes...

— Voyons, Raoul, je ne pouvais pas. D'ailleurs, tu marches très bien et je savais que tu ne risquais pas l'élimination...

Rémy rouspétait fort et il y eut, à ce sujet, une assez vive discussion. Chacun était mécontent de l'attitude de Bernard Gauthier qui, en l'affaire, était le principal fautif. Son retard était important au classement général et, n'étant pas grimpeur, que pouvait-il espérer? Il ne voyait qu'une chose : la victoire d'étape quand elle s'offrirait à lui. Mais, moi, j'avais un autre objectif bien plus sérieux qui était de faire gagner le Tour à un Français. C'est sans doute pour cela que nous ne nous comprenions pas.

Le lendemain, dès le départ de Liége pour Lille, je me rendis compte que Bernard Gauthier voulait « son » étape. Sans se soucier qu'un départ rapide pouvait handicaper quelques-uns de ses camarades, il démarra comme un fou, imité par Hassenforder et Darrigade. J'appréhendais cette étape, la traversée du Nord, les pavés, les trottoirs. C'est celle des accidents, des crevaisons. Bernard, qui s'était traîné depuis deux jours à l'arrière de la course, s'était juré d'attaquer sur son terrain favori, mais personne n'y avait attaché plus d'importance que cela. Cependant, il était en train de faire son petit numéro personnel. Peu après, un autre groupe se détacha et rejoignit les trois leaders. Antonin Rolland en faisait partie et, quand je sus que deux « serviteurs » de l'équipe se trouvaient en tête, mon nez s'allongea.

Il me restait Deledda et Rémy pour secourir l'un de mes « protégés », mais la mauvaise partie allait commencer dans l'enfer du Nord. Ces trottoirs en mâchefer sont pleins de traîtrises et il y avait de quoi se faire du mauvais sang.

Au ravitaillement de Bruxelles, Bernard Gauthier creva. La réparation fut effectuée en vitesse et il put reprendre sa place en sortant une nouvelle fois du peloton. J'avais attendu pour passer les musettes et je repars. Tout allait bien jusque-là.

A l'entrée de la mauvaise route, je vois un attroupement. Bernard Gauthier est au milieu qui gesticule, un spectateur brandit les roues tendues à bout de bras. Son vélo détérioré, il hurle, le public aussi. J'entends des cris peu amènes à mon adresse, mais je suis calme et je donne un nouveau vélo à Bernard sans perdre un instant. Le peloton a filé sur les trottoirs, mais, entre temps, Le Guilly a crevé. Lui n'a pas crié : il a réparé et a rejoint comme un grand. Je recours vers l'avant, car j'ai peur d'un accident et je reste derrière le peloton où se trouvent Bobet, Géminiani et Teisseire.

Je sus ensuite que Bernard Gauthier, déchaîné, fit une étape sensationnelle, passant de nombreux coureurs, les lâchant. Dans ce Tour, il n'a jamais marché comme ce jour-là. Je sais que, s'il avait gagné cette étape, comme il se l'était juré à lui-même, il aurait été calmé pour le restant du Tour et se serait montré docile. Mais qu'y pouvais-je ? La malchance fait aussi partie de la course.

En fait, au bilan, les Français avaient encore « raté » leur étape, à Lille. Antonin Rolland en voulait terriblement et il eût pu gagner si les équipiers de l'Ile-de-France, Caput particulièrement, Renaud aussi, n'avaient pas habilement protégé leur jeune camarade Bober.

DES CONTRATS SI UN FRANÇAIS GAGNE LE TOUR

A Lille, ça allait plutôt mal pour l'équipe de France. Trois étapes, trois défaites ! Je me rendais compte que Koblet était fort, Schaer, le maillot jaune, très dangereux et Robic sûr de lui. « Biquet » faisait un début de Tour heureux et il courait astucieusement.

Après l'arrivée, Bernard Gauthier fit un drame. Je m'y attendais. Il était chargé d'électricité et cela provoqua un court-circuit. Mais, le soir, ce fut pis encore quand, dans sa chambre, je me mis en devoir de le calmer :

— Vous n'avez pas été là quand j'ai été accidenté. Si l'équipe ne gagne pas cette étape, c'est de votre faute...

Tenter de lui expliquer que j'avais été retardé au ravitaillement était peine perdue. Il ne voulait rien entendre... comme sur la route lorsque je lui avais demandé d'attendre Rémy !

J'étais à bout de patience et je partis en criant :

— L'équipe de France court pour gagner le Tour et pas seulement pour enlever une étape...

Le malaise empirait, car Bobet et Géminiani étaient à juste titre mécontents de la façon dont Bernard Gauthier comprenait son rôle d'équipier. Leur point de vue était le mien et je ne voulais pas qu'un écervelé compromit nos chances. Louison et « Gem », d'ailleurs, parlaient en des termes précis. Ils disaient que, s'il en était ainsi, ils rompraient le pacte de Strasbourg. C'était grave, car ce pacte, ayant trait au partage des prix, était le lien qui unissait le mieux mes tricolores.

Pendant le dîner, le manager Daniel Dousset, venu de Paris, nous rendit visite. Naturellemment, il fut question des contrats sur piste d'après Tour et chacun ouvrit l'oreille.

— Je vous promets, affirma Dousset, des contrats pour tous si l'équipe de France ramène le maillot jaune à Paris...

Ces paroles allumèrent le contentement dans tous les regards et j'avais envie d'embrasser Dousset, car je venais de saisir l'importance de sa promesse. Depuis Strasbourg, je n'avais cessé de dire qu'il ne fallait pas courir autre chose que la première place du Tour et voilà que le manager m'approuvait et mettait, à tous mes gars, l'eau à la bouche.

— Vous voyez, leur dis-je, soyez donc tranquilles. Faites votre travail consciencieusement, aidez-vous. Jusqu'à Luchon, il faut vous battre pour la première place, après on fera le point...

En fait, le responsable involontaire du désaccord qui existait dans l'équipe de France, c'était Koblet. Personne, en dehors de Louison et de « Gem », ne pensait que le Suisse pouvait être battu. Il impressionnait tout le monde par son aisance, sa classe, son prestige et il affolait mes coureurs. C'est pourquoi ils jugeaient préférable de rechercher la victoire d'étape pour tirer leur épingle du jeu. Mais la promesse de Dousset donnait un nouvel aspect au problème.

LE CALME REVIENT ET LOUISON SE MONTRE

Mes tricolores durent faire, cette nuit-là, des rêves dorés. Le lendemain, je pus constater, en tout cas, que tout le monde était calmé et que le climat était nettement détendu. On courait pour gagner le Tour et chacun semblait pénétré du rôle qu'il avait à jouer. On s'abordait exactement comme s'il ne s'était rien passé, pas de discorde, que des sourires, des poignées de mains amicales. Je croyais avoir vécu un cauchemar et que toutes ces histoires étaient le fruit de mon imagination. C'est curieux comme la perspective du gain rend un son différent. Et je vis, dès le départ de Lille, que l'union était scellée grâce à un démarrage du N° 15. Le 15 ? C'était Koblet. Quand l'ardoisier parvint à ma hauteur et que je lus l'inscription, je pensai immédiatement : « Que vont faire mes gars ? »

Ils firent ce qu'il y avait lieu de faire en pareille circonstance : ils passèrent en tête et roulèrent à fond. Ce fut Géminiani qui mit le plus de cœur à la poursuite avec Bobet et Teisseire, mais les autres leur prêtèrent mainforte. C'était l'union sacrée et Koblet fut rapidement rejoint. J'ajoute que, puisque nous étions à proximité du départ, les voitures n'avaient pu passer et que mes tricolores, par conséquent, avaient organisé la chasse d'eux-mêmes. Cela montrait bien leur désir de s'opposer à Koblet et de jouer la première place. L'algarade avait été rude, mais cela n'arrêta pas et Antonin Rolland choisit un mauvais moment pour crever. Deledda l'attendit et Le Guilly, qui creva un peu plus loin, se joignit à eux. A trois, ils avaient plus de chances de revenir et je bénissais presque le sort d'avoir dégonflé le boyau du petit Breton !

Caput, Baffert et Desbats caracolaient loin devant, mais ils avaient, sans le savoir, déclenché une bataille monstre. A la sortie de Doullens, dans la descente de la fameuse côte, Rémy partit à fond avec Bobet dans sa roue. Louison, lancé, s'aplatit sur son guidon et fila. Seul, Astrua avait pu s'accrocher à lui, mais, derrière, on roulait furieusement. Robic produisit un effort inimaginable pour rattraper Louison, mais il dut se relever bien vite. Le coup était parti et bien parti. Tout d'abord, Astrua relaya Bobet et l'écart grandit, mais mon bon ami Alfredo Binda, directeur de l'équipe italienne, s'inquiéta de la tournure prise par cet événement et donna l'ordre à Astrua de ne pas mener. Astrua essaya de discuter, mais Binda fut inflexible. Louison était furieux et il dit, tout en roulant, son fait à l'ex-champion du monde. Dès lors, seul contre tous, il décida de ne pas insister et fit bien. Que vouliez-vous qu'il fît contre la coalition Koblet-Schaer-Magni-Bartali-Robic, appuyée par tous les Italiens et les Bretons ? Il ne pouvait que se laisser rejoindre au risque de produire un effort démesuré pour résister. Cela avait duré quarante kilomètres quand même et Louison avait été magnifique. Je reste persuadé — et je l'ai dit à Binda — que, si Astrua avait continué à relayer Bobet, l'offensive pouvait réussir. Que se serait-il passé, en effet ? Le tandem franco-italien serait rapidement tombé sur le poil des trois leaders et, à cinq, toutes les chances étaient permises. Le résultat est que cette échauffourée amena un regroupement général, ce qui ne fut pas de l'humeur de Louis Caput, très mécontent (un de plus !) de la conduite des Français qu'il accusait de brouiller les cartes et d'empêcher systématiquement les régionaux de gagner une étape. Caput est intelligent et je lui fis comprendre, plus tard, que nous avions saisi une occasion à exploiter.

Notre situation était délicate. Nous avions tout le monde sur le dos, nous nous battions vaillamment et nous ne gagnions pas une étape ! C'était décourageant. Lauredi avait, lui aussi, raté le coche à Dieppe ! Après avoir contribué largement au succès de l'échappée finale, il avait lancé le sprint de trop loin et s'était laissé déborder.

Le soir, ce fut un défilé ininterrompu dans la chambre de Louison. On eût dit que les journalistes le découvraient ! Il faut croire que son bel effort avait été apprécié. A la suite de cela, son courrier fit un boom. Le courrier, pour un coureur, c'est le baromètre de la popularité et, croyez-moi, Louison remontait dans l'estime des foules si j'en juge par le volume des lettres qu'il recevait. Bobet est sensible à ce genre de chose et je n'ignorais pas que ce doping moral lui faisait du bien.

Marcel BIDOT.

(Reproduction même partielle strictement interdite.)

PROCHAINEMENT

LA CAISSE EST VIDE ET L'HUMEUR S'ALTÈRE

Les abbés basques ont été les vedettes du fronton Chiquito de Cambo et soulevèrent un bel enthousiasme.

LES ABBÉS SE SONT INCLINÉS AU FRONTON CHIQUITO DE CAMBO

Une fois de plus, la noblesse des attitudes des joueurs a séduit le public venu applaudir le sport de la pelote.

Malgré leur volonté, les abbés de Cambo durent s'incliner devant le Métro (1/4 de finale du champ. de France).

DÉFENSE de PASSER

les matches de ma vie

PAR

ROGER MARCHE

Capitaine du "Onze" de France

L'EMISSAIRE me regardait en souriant. Il jouissait de l'effet produit ; confortablement installé dans le fauteuil, les mains immobiles posées l'une sur l'autre. Il laissait sa cigarette, vissée au coin des lèvres, se fumer seule.

Comme je ne disais mot, il lança sur un ton impatient :

— Alors ?

Je restais toujours muet.

L'émissaire se pencha en avant et reprit en agitant ses mains qu'il avait courtes et grasses :

— Il me semble que les propositions que vous fait notre club sont très intéressantes. Elles méritent d'être prises en considération.

Le club, c'était Nice, champion de France.

Les propositions ? Une fortune.

L'émissaire insista.

— Nous sommes prêts à payer le transfert qu'il faudra.

Il me fixait de ses petits yeux bleus. Je remarquai qu'il avait un tic et abaissait régulièrement sa paupière gauche, très vite, à deux ou trois reprises.

J'étais un peu troublé par cette offre inattendue. Je répondis d'une voix incertaine :

— J'aimerais traiter avec vous, peut-être... Mais Reims ne sera sûrement pas d'accord. Il faut que je réfléchisse.

Il se leva et brossa du revers de la main la cendre qui était tombée sur son pantalon.

— C'est bon. Comme vous voudrez. Vous êtes difficile.

— Ce n'est pas ça. Mais je suis attaché à mon club. Je n'en ai pas connu d'autres...

L'émissaire me tendit la main. Il paraissait découragé et comme surpris que je n'aie pas sauté en l'air de joie.

— Enfin. Vous verrez. Votre ami Jonquet, lui non plus, ne m'a pas donné de réponse. Vous êtes bizarres à Reims.

— Mais non. Ce n'est pas ça...

UN CONSEIL DE FAMILLE

Qui peut se vanter d'avoir refusé la fortune de galeté de cœur ?

Les propositions du club azuréen étaient royales. Le montant de la prime de transfert aurait arrondi mon compte en banque et, pourquoi le cacher, j'étais tenté.

La réglementation actuelle du football professionnel est ainsi faite que le joueur fidèle au club a un peu l'impression d'être lésé. Je ne veux pas la critiquer. Les juristes qui se penchent sur ce problème délicat travaillent à modifier cet état de fait, mais il n'empêche que le transfert reste pour beaucoup de joueurs pros le seul moyen d'augmenter leur standing.

Tout naturellement, Jonquet et moi étions très désireux de prêter, en dépit de notre réserve, une oreille complaisante aux offres de l'émissaire. Cependant, malgré les avantages qui nous étaient concédés par le club niçois, nous étions comme déchirés à l'idée de changer de couleurs, d'abandonner le club de nos débuts.

Avant tout, il fallait nous ouvrir de ces propositions à nos dirigeants. C'est ce que nous fîmes.

Le Stade de Reims est réputé pour une maison sans histoires où tout le monde vit dans la meilleure intelligence, uni par les liens d'une véritable affection.

La réunion qui se tint ce jour-là ressembla à un conseil de famille.

M. Germain, le directeur sportif, avait son bon sourire habituel si l'on ne remarquait pas la légère crispation qui, de temps à autre, venait atténuer sa bonhomie. M. Canard, président du Stade de Reims, ne disait rien.

Ils savaient par les journaux que Nice essayait d'obtenir deux des meilleurs joueurs de leur équipe — la base de leur défense, — on peut le dire sans fausse modestie, et ils allaient tenter de nous conserver.

M. Germain, le premier, dit :

— Alors, mes enfants, on veut s'installer au soleil ?

Il ne nous laissa même pas le temps de répondre.

Approuvé par M. Canard, il enchaîna :

— Voyons, voyons, vous n'y pensez pas. N'êtes-vous pas bien ici ?

Et comme nous approuvions :

— Eh bien ! Nous arrangerons cela. Je sais que vous avez besoin de penser à votre avenir. Nous vous étudierons un contrat...

Et ce fut tout.

En conclusion, M. Canard ajouta simplement :

— Maintenant, nous allons trinquer au Stade de Reims et à ses joueurs. C'est une maison où l'on sait garder les bons employés.

Voilà comment je ne signai pas à Nice et Jonquet non plus. Voilà pourquoi aussi il est probable que je ne serai jamais transféré et que je ne changerai jamais de club. Reims nous tient par la peau du cou. J'y blanchirai sous le harnais, si ce n'est déjà fait.

Au coup d'envoi de la saison 1952-1953, nous ne savions pas que celle-ci allait être glorieuse entre toutes. Nous savions cependant que nous possédions au départ du championnat une équipe des plus complètes. La défense n'allait plus supporter tout le poids des matches, car nous avions enfin une attaque efficace.

Il y avait à cela deux raisons.

Premièrement, la résurrection de Pierre Sinibaldi qui, sur la touche depuis de longs mois, avait retrouvé enfin l'usage de son genou gauche.

UN NOUVEL ABEGGLEN

Deuxièmement, la venue d'un garçon long et fin nommé Léon Glowacki et que Reims avait acquis pour 4.500.000 francs pendant l'intersaison.

Notre entraîneur Batteux l'avait déniché dans les rangs de Troyes, où il faisait montre d'un art consommé de la feinte et du dribble.

Avec Kopa, en pleine ascension, Méano et Appel, bien au point, nous présentions un quintette offensif comme nous n'en avions jamais eu.

Un nouveau joueur arrivant dans un club n'échappe pas à la règle qui veut que tout individu entrant dans une organisation fonctionnant déjà soit considéré comme suspect.

Glowacki fut donc le point de mire général dès la première séance d'entraînement. Chacun voulait savoir si cette recrue était aussi précieuse qu'on le disait. Il fit immédiatement l'unanimité sur son nom.

Les premières rencontres, qui furent pour notre équipe autant de succès, hissèrent celui que nous n'appelions plus familièrement que Léon, au premier plan. Il compta d'entrée parmi les meilleurs inters de France.

Je ne veux pas jouer les devins, mais je serais très surpris si un jour Glowacki ne faisait pas son apparition dans le onze tricolore. Je le compare à un Abegglen aux longues jambes. Il a, comme l'ex-Sochalien, le sens de la construction du jeu et de l'orientation d'une attaque, vers l'homme démarqué.

LA « BOMBE UJLAKI »

Le championnat, où nous nous comportions des plus brillamment, fut interrompu après quelques semaines : un match international opposant la France à l'Autriche, à Vienne, était prévu au programme des Tricolores et promettait d'être le clou de la saison.

Cette rencontre restera inoubliable pour moi. Il n'y en a pas beaucoup. Peut-être trois ou quatre dans toute ma carrière, et je vous ai toujours dit pourquoi.

Eh bien ! le match du Prater ne s'effacera pas de ma mémoire, non seulement parce que la France y a remporté un succès valable après une bataille épique, et que j'y ai bien jour, mais surtout parce que cette partie fut la dernière sortie internationale de Francis Méano.

Je ne voudrais pas terminer ce récit sans lui adresser un ultime souvenir. Francis, après ses débuts moyens à Florence — il était trop tendre pour ce match difficile — était reparti pour une véritable carrière d'international, et, à Vienne, il n'avait pas, contrairement à ce qu'on a pu dire, déçu le moins du monde. Au contraire. Il aurait eu encore l'honneur de porter le maillot frappé du coq.

Et tous ici, à Reims, au moment où débute une nouvelle saison, nous sentons le vide que son absence a créé dans notre troupe.

Les sélectionneurs avaient soigneusement choisi le onze tricolore pour Vienne. Ujlaki était maintenant définitivement adopté et on lui avait confié le poste d'ailier droit. Kopa avait été retenu comme avant centre, Méano à l'aile gauche, Robert jouait évidemment demi centre, Armand Penverne était maintenu demi droit, et j'étais arrière gauche. Nous étions cinq dans le onze. Reims avait la cote et, franchement, le méritait.

Un vent d'optimisme, cependant, soufflait sur l'équipe de France, la qualité du jeu était en hausse dans le championnat et tous ses joueurs semblaient en forme. Ce fut alors qu'éclata, à deux jours du départ pour la capitale de l'Autriche, une véritable bombe.

Ce fut un journal du matin, « Le Parisien libéré », qui la lança, avec un titre sur huit colonnes : « UJLAKI FORFAIT, BARATTE JOUERA A VIENNE ! ».

La nouvelle fit du bruit dans les milieux sportifs. Aussitôt le téléphone se mit à grésiller entre les rédactions parisiennes — qui doutèrent d'abord, bien entendu — et Nîmes où résidait Ujlaki.

Et puis, la confirmation vint : Ujlaki était couché, souffrant d'une violente angine. Il ne pouvait se déplacer.

Le journal qui avait publié la nouvelle ne suivit pas ses confrères dans le déferlement de commentaires que son information déchaîna. Il se contenta de préciser qu'Ujlaki était forfait. C'était tout.

Il avait raison.

Maintenant, on peut le dire : conseillé par un haut fonctionnaire, Ujlaki avait préféré s'abstenir, car le gouvernement hongrois ne reconnaissait pas, disait-on, les naturalisations. Le petit Joseph ne voulut pas risquer de connaître des ennuis derrière le rideau de fer qu'il avait déjà franchi une fois dans de périlleuses conditions, et il resta sagement chez lui.

Ujlaki absent, Jean Baratte rentrait dans le onze et, bien entendu, avec le titre de capitaine.

Il devait connaître à Vienne une des plus grandes joies de sa vie de footballeur. Il l'avait bien méritée.

Tout Vienne ne vivait que pour le match qui allait opposer les descendants du « Wunderteam » aux Français, réputés dangereux.

Du « Café Mozart », immortalisé par Anton Karas dans la partition du « Troisième homme » d'Orson Welles, à l'Hôtel Sacher, réputé pour son fameux « Sacher torte », tarte au chocolat inventée par Mme Sacher, tout Vienne ne parlait que de la rencontre.

Le stade se trouve en plein cœur du Prater, le Bois de Boulogne viennois, dont les arbres étaient roussis par les premières atteintes de l'automne.

Immense bâtisse en ciment gris terne, il était déjà plein à craquer quand les deux équipes firent leur entrée sur la pelouse verte où jouait un pâle soleil.

La rencontre est encore trop récente. Je ne vous la conterai pas. Vous n'avez pas oublié la reprise de volée de Baratte qui nous donna l'avantage, ni le joli tir de Penverne qui porta à 2-0 notre avance à la mi-temps.

Vous connaissez également l'histoire de la deuxième mi-temps, notre résistance héroïque, groupés devant les filets de Ruminski, assiégés par les Autrichiens déchaînés. Vous savez aussi que la victoire nous resta par 2 buts à 1, que le sélectionneur autrichien Walter Nausch donna sa démission à la suite de cette rencontre. Bref, que ce fut une grande date pour le football français.

UN AVEU

J'AI TOUJOURS EU PEUR DES PETITS : LORENZI, LEMBERECHTS UJLAKI ET BINGHAM !

A propos de cette partie mémorable, on m'a beaucoup parlé de mon duel avec le fameux ailier gauche de l'Austria Melchior (qui jouera peut-être à Roubaix cette saison), et de la façon dont je l'avais contenu.

Au moment de clore le chapitre de ces souvenirs, je dois mettre les choses au point et avouer, au risque de ternir ma réputation de « dur à cuire », que je n'ai toujours redouté dans toute ma carrière que les petits. Les grands ne m'ont jamais fait peur. Ceux-là, je les attends de pied ferme, les Melchior, Waddell, Mihailovitch, Mermans, Finney, Boniperti. Avec eux, je peux lutter d'homme à homme, épaule contre épaule. Nous avons à peu près les mêmes armes.

Avec les ailiers de petite taille, par contre, il n'en va pas de même. Je l'avoue : je les crains. Les Ujlaki, Bingham, Lemberechts, Coppens, Lorenzi, Cervellati, m'ont posé des problèmes par leur vivacité et leur mobilité.

Et puis, je n'osais pas les charger...

Le footballeur qui m'a le plus impressionné cependant, en près de dix ans de football professionnel, est Stanley Matthews. Pour moi, comme pour des millions de sportifs britanniques et français, il restera à jamais l'inégalable, l'artiste au sens le plus parfait du mot.

A L'ENSEIGNE DU « SPORT-BAR »

Et voilà...

Vous savez tout de ma vie sportive. Vous savez que la saison 1953 m'a apporté, après notre terrible fléchissement suivi de notre redressement victorieux, tout ce qu'un footballeur peut souhaiter : le titre de champion, plusieurs sélections dans l'équipe de France, une victoire en Coupe Latine, la première remportée par un club français.

« Le roman d'un footballeur », mon roman, toutefois, n'est pas fini. J'espère que vous continuerez à en suivre les péripéties dans les photos et les articles du « Miroir des Sports ».

J'ai passé mes vacances à La Baule, mais sans rien faire cette fois qui puisse nuire à ma forme.

J'ai repris ma place derrière le comptoir du « Sport-Bar », à Mohon, où je sers mes habitués qui reviennent un à un bronzés par le soleil de la campagne ou de la mer.

Mais j'entends déjà, sur le sol des vestiaires, le bruit des crampons qui raclent le ciment.

Un coup de sifflet, c'est l'arbitre qui appelle les joueurs...

FIN

Voici l'équipe type de Troyes, telle qu'elle s'est alignée jeudi dernier contre Reims. De g. à dr. : debout : Czapski, Pordié, Thuasne, Thomas, Ferrad, Landi; accroupis : Winckler, Flamion, Césari, Bessonart, Ben Tifour. L'Uruguayen Bessonart a satisfait Courtois.

LES TROYENS ONT TROUVÉ LES AVANTS QUI LEUR ONT FAIT DÉFAUT EN 52/53

TROIS jours tout juste après s'être remis à l'entraînement, les Rémois, champions de France, ont disputé leur premier match de mise au point à Troyes. A deux reprises, ils menèrent à la marque, mais, sur la fin, les hommes de Courtois égalisèrent, puis prirent l'avantage pour l'emporter par 3 à 2. L'Uruguayen Bessonart, sur lequel compte beaucoup Roger Courtois, s'affirma comme l'un des meilleurs joueurs de ce match. La saison dernière, il manqua aux Troyens une attaque efficace pour disputer les trois premières places. Les arrivées des ex-Niçois Césari et Ben Tifour amélioreront nettement le rendement du « onze » des bonnetiers, qui est susceptible de jouer les premiers rôles dans les mois à venir. L'échec de Reims qui avait une bonne semaine d'entraînement de moins que son adversaire n'a rien de tragique. Les Champenois vont disputer de nombreuses rencontres dans les deux semaines qui précèdent l'ouverture officielle de la saison et ils se présenteront certainement au départ, le 23 août, en bonne condition. Ils seront alors, comme l'année passée, de sérieux candidats au poste de leader. Reims suit un programme de préparation analogue à celui qui, en 1952, lui avait permis un démarrage éclair.

TROYES-REIMS (3-2). Protégé par Penverne et par Jonquet, le goal rémois Paul Sinibaldi dégage du poing devant l'ailier troyen, Ben Tifour (ex-Niçois).

Pour son premier match amical à Troyes, Reims a aligné le onze ci-dessus de g. à dr. : debout : Zimny, Béraudo, Paul Sinibaldi, Jonquet, Penverne, Marche; accroupis : Appel, Glowacki, Bliard, Siatka, Templin. Les Champenois à court d'entraînement, s'inclinèrent.

VOICI, A QUINZE JOURS DU COUP DE FRANCE, LA SITUATION DES

CLUBS	RENTREES	SORTIES	JOUEURS CONSERVES
GIRONDINS Entr. : Gérard	Grimonpont (Le Havre), Janczewski et Pardo (Sochaux).	Pelazzo et Turbeki (Alès) Villenave et Blaczyk (Le Havre)	Garriga, Meynieu, Bernard, Astresse, Doye, Persillon, Gallice, De Kubber, De Harder, Abdesselem, Kargu, Mérignac, Villenave II, Swiatek, Audebert, Wozniesko.
LE HAVRE Entr. : R. Bihel	Blaczyk (Bordeaux), Grumellon (Monaco), Villenave (Bordeaux), Uchart (Nantes), Legagnoux (Besançon).	Saunier (Monaco) Walter I (Monaco) Guilcher (Alès) Mathiesen (?) Verbrugghe (?) Walorizek (Toulouse) Beraudo (Reims)	Albanesi, Bihel II, Hidalgo M., Larra, Stricanne, Gomez, Hassouna, Lombardini, Deniort.
LENS Entr. : T. Marek	Jackstell (Essen), Constant (Fort-de-France), Nino (Roubaix)	Ludo et Blarel (Monaco) Carré (transfert libre) Sauty (Aix-en-Pr.)	Duffuler, Stopyra, Marresch, Severo, Wattecamp, Anesi, Polak, Louis, Beaujard, Levandowski, Martins, Roger Carré, Grévin.
LILLE Entr. : Cheuva	Desrousseaux (Angers), Lemaitre (Rennes), Plewa (Metz)	Janssen (Lyon) Dubreucq (Racing) Piatek (Lyon) Pasik (Red Star)	Ruminski, Van Goal, Pazur, Van der Hart, Somerlynck, Baratte, Bourbotte, Vuye, Vincent, Knayer, Bieganski, Van Cappelen.
MARSEILLE Entr. : Rœssler	Litsch (Angers), Tillberg (Suède)	Morand (amateur) Liberati (?) Gransart (?) Johansson (?) Lanfranchi (Cazères)	Poncet, Salem, Scotti, Dard, Moreel, Caussemille, Mesas, Mercurio, Rusticelli, Andersson, Nocentini, Gransart (?), Johansson (?), Alarcon (?)
METZ Entr. : Rummelhardt	Imbernon (Stade), Wadoux (Racing), Montagnoli (Sochaux)	Battiston, Hnatow (Stade) Porcel (Pórto) Petchou (Maroc) Plewa (Lille)	Remetter, Dosdat, Burda, Fuchs, Kuhnapfel, Marchal, Canova, A. Jurilly, Delgado, Hess, Aballay, Grabkowiak, Wattebled, Sbroglia, Papot.
MONACO Entr. : Dupal	Gianessi (Roubaix), Saunier (Le Havre), Blarel, Ludo (Lens), Pons (Sète), Skiba (Besançon)	Grumellon (Le Havre), Paluch (Lyon) Boulet (Racing) Rabstejnek (Besançon), Brandaozinho (Nice), Germain (?) Kretzchmar (Sète)	Vadel, Pironi, Rachinski, Meuris, Toris, Conti, Pedini, Battistella, Demaret.
NANCY Entr. : Favre	Nagy (Grenoble), Tazoppe (Roche-la-Molière), Hédiart (Sochaux) Tacorante (Saragosse),	Ben Brahim (libre) Clemens (Saar 05) Gondouin (Rennes) Pléwa (Lille) Nunge (Grenoble)	Cecchini, Collot, Mindonnet, Piantoni, Deladerrière, Bottolier, Braun, Belaïd, Remetter, Favre, Lorenzo.
NICE Entr. : G. Berry	Ujlaki (Nîmes), Antonio (Sète), Mahjoub (Racing), Fontaine (Rabat), Brandaozinho (Monaco), Carniglia (Toulon), Machet (Racing), Amato (Menton)	Bonifaci (Milan) Hjalmarsson (Lyon) Gudmundsson (Cannes) Landi, Cesari, Ben Tifour (Troyes) Courteaux (Racing) M'Jid (Red Star) Belver (Aïn-Tem.) Lefter (Turquie) Firoud II (?)	Hairabedian, Huguet, Poitevin, Gonzales, Franzoni, Martinez, Nuremberg, Cuissard.
NIMES Entr. : Pibarot	Carrier (Grenoble)	Ujlaki (Nice) Rossignol (Alès) Abderazzak (Sète) Timmermans (?) Thuillier (?)	Dakowski, Campo, Fornetti, Firoud, Jelonek, Rouvière, Golinski, Schwager, Constantino, Laffont, Moureau, Andrada.
REIMS Entr. : Batteux	Sandberg (Suède) Béraudo (Le Havre) Siatka (Alès)	Pierre Sinibaldi (Nantes) Jacowski (Racing)	Paul Sinibaldi, Cicci, Zimny, Penverne, Leblond, Templin, Lesongeur, Appel, Kopa, Glowacki, Jonquet, Marche.
ROUBAIX Entr. : Desrousseaux	Sboralski (Valenciennes) et peut-être Melchior I (Austria)	Nino (Lens) Da Rui (Montpell.) Frutoso (libre) Gianessi (Monaco) Bohée (Red Star) Vrand (libre) Letsch (Luxemb.) Rohrig (Allemagne) Spikowski (?)	Desrumeaux, Antonov, Colliot, Kopania, Ackermans, Delepaut, Vandevelde, Berthe, Kasmarek, Puccard, Tison, Colas, Lechantre, Boury, Méresse.
SAINT-ETIENNE Entr. : Snella	Foix (Racing) Vernier (Stade) Wassmer (Valenciennes)	Rijvers (Stade) Ferrières (Perpign.) Alpsteg (Besançon) Monteghetti (Alès) Jacquin (Grenoble)	Abbès, Rouillon, Cayrouze, Fernandez, De Cecco, Domingo, Noila, Ibanez, Ferry, Nyers II, Grattarola, Haond, Castellani, Wicart, Menjou.
SETE Entr. : Tomazover	Roach (Angleterre) Rodzielski (Béziers) Eriksson (Suède) Kretzchmar (Monaco), Favre (Stade)	Mihoubi (Toulouse) Antonio (Nice) Curyl (Racing) Pons (Monaco)	Cluzel, Renko, Martin, Momberta, Nagy, Laborde, Griffith, Fontaine, Masson, Arribi, Valentek, Singier.
SOCHAUX Entr. : Dormois	Klemmenzack (C.A.P.) Faivre (Besançon)	Hédiart (Nancy) Janczewski, Pardo (Bordeaux) Montagnoli (Metz) Labalette (C.A.P.) Gutowski (Angers) Fiori (Besançon)	Lorius, Fragassi, Biancheri, Marcel, Bruat, Muro, Salzborn, Gaffanesch, Nungesser, Tellechea I, Tellechea II, Bernadet, Gardien, Reynier, Bravo, Massaïni.
STADE FRANÇAIS Entr. : Delfour	Rijvers (St-Etien.) Hon (Madrid) Saupin (Angers) Hnatow, Battiston (Metz)	Vernier (St-Etien.) Imbernon (Metz) Gallard (Nantes) Guérin (Aix-en-Pr.) Vandooren (?) Favre (Sète) Goues, Thieffine (prêt C.A.P.)	Colonna, Mallet, Grillon, Drouet, Gaulon, Baucomont, Jonsson, Brezniak, Prunelle, Dombeck.
STRASBOURG Entr. : Humpal	Glisowitch (Lausanne) Mogoy (Hongrie) Etchezaretta (Reims)	Dahan (?) Quenolle (Red Star) Schaeffer (Valenciennes) Cassel (?)	Lacker, Hauss, Wendling, Deckert, Krug, Kaelbel, Vanags, Gangloff, Haan, Baillot, Sésia, Humpal, Hertrich, Remetter.
TOULOUSE Entr. : J. Bigot	Mihoubi (Sète) R. Bellot (Racing) Dupraz (Montpell.) Brodd (Suède) Zapata (Alès) Walorizek (Le Havre) Combot (Rennes)	Rossi, Daniel (Red Star) Bengtsson (Rennes) Broccolichi (Montpellier)	Rouxel, Kautzmann, Pleymelding, Abderaman, Haddad, Rytkonen, Mellberg, Bouchouk, Merseman, Bouyssière, Ollier, Cahuzac, Grillet, Dereuddre.

D'ENVOI DU CHAMPIONNAT
18 CLUBS DE PREMIÈRE DIVISION

EQUIPE TYPE	APPRECIATION
Bernard; Janczewski, Garriga; Persillon, Grimonpont, De Kubber; Pardo, Kargu, Abdesselem, Doye, De Harder.	Force égale à la saison passée. Jouera pour le titre.
Villenave; Albanesi, Uchart; Hassouna, Blaczyk, Gomez; Hidalgo, Larra, Grumellon, Stricanne, Lombardini.	Diminué sur le passé. Devra lutter.
Duffuler; Wattecamp, Marresch; Anesi, Louis, Beaujard; Stopyra, Severo, Jackstell, Grévin, Nino.	Formation égale à celle de la saison passée. Possibilité : milieu du tableau.
Ruminski; Pazur, Lemaitre; Bieganski, Van der Hart, Knayer; Plewa, Baratte, Strappe, Vincent, Lefebvre.	Equipe renforcée en défense. En amélioration sur la saison passée. Jouera pour le titre.
Poncet; Gransart (?), Salem; Scotti, Rossi, Nocentini; Rusticelli, Tillberg (?), Andersson, Mercurio, Moreel.	Equipe renforcée. Susceptible de jouer les outsiders.
Remetter; Jurilli, Burda; Fuchs, Dosdat, Imbernon; Hess, Montagnoli, Aballay, Wadoux, Kunahpfel.	Equipe peut-être légèrement inférieure. Seconde partie du tableau.
Pons; Gianessi, Rachinski; Blarel, Meuris, Toris; Skiba, Conti, Saunier, Ludo et Walter.	Equipe consolidée. Rivale possible des tout premiers plans.
Nagy; Cecchini, Collot; Mille, Mindonnet, Bottolier; Hédiart, Lorenzo, Tacaronte, Piantoni, Deladerrière.	Onze légèrement plus fort. Milieu du tableau.
Hairabedian; Huguet, Martinez; Cuissard, Poitevin, Mahjoub; Ujlaki, Antonio, Fontaine, Nuremberg, Brandaozinho.	Equipe mieux conçue. Peut retrouver sa grandeur.
Dakowski; Fornetti, Campo; Firoud, Golinski, Laffont; Schwager, Constantino, Rouvière, Andrada, Carrier.	Equipe diminuée. Devra être consolidée.
Paul Sinibaldi; Zimny, Marche; Penverne, Jonquet, Cicci; Appel, Glowacki, Kopa, Siatka, Sandberg (?)	Même force. Capable de conserver son titre.
Desrumeaux; Kopania, Colliot; Vandevelde, Delepaut, Berthe; Melchior (?), Boury, Sboralski, Puccard, Lechantre.	Equipe diminuée. Bas du tableau.
Abbès; Wicart, Fernandez; Vernier, Dececco, Domingo; Rouillon, Ferry, Foix, Grattarola, Nyers II.	Equipe diminuée. Bas du tableau.
Cluzel; Renko, Rodzielski; Martin, Griffith, Arribi; Eriksson, Laborde, Kretzchmar, Fontaine et Favre.	Onze affaibli. Bas du tableau.
Fragsasi; Bravo, Bernadet; Tellechea II, Tellechea I, Marcel; Gardien, Bruat, Salzborn, Muro, Reynier.	Aucun changement. Jouera encore pour les premières places.
Colonna; Grillon, Drouet; Brezniak, Hon, Gaulon; Battiston, Hnatow, Jonsson, Rijvers, Baucomont.	Equipe modifiée, rendement très supérieur. Peut compter parmi les favoris.
Lacker; Hauss, Mogoy; (?), Krug, Kaelbel, Remetter; Baillot, Sésia, Glisowitch, Carré, Haan.	Comparaison difficile. Milieu du tableau.
Rouxel; Pleymelding, Mihoubi; Dereuddre, Haddad, Walorizek; Grillet, Brodd, Dupraz, Rytkonen, Bouchouk.	Quelques changements bénéfiques. Possibilités très étendues.

Nouvelle venue parmi les pros, voici l'équipe de Sedan. Debout, de g. à dr. : Roszak, Bohard, Pascal, D. Carpentier, Serck, Eloy. Accroupis, de g. à dr. : R. Carpentier, Ch. Oliver, Robert, Cuenca, Mauduit. Ce onze, qui a fort belle allure, a effectué des débuts remarqués en battant Lille (2-0).

Onze silhouettes familières : les joueurs de L.O.S.C. Debout, de g. à dr. : Bieganski, Pazur, Lemaître, Ruminski, Van der Hart, Sommerlynck. Accroupis, de g. à dr. : Plewa, Derousseau, Strappe, Baratte, Vincent et Lefèvre. Encore à court d'entraînement, le onze sera d'ici peu au point.

BON DÉPART DE SEDAN ET PERPIGNAN DANS LES PREMIERS MATCHES DE LA SAISON

DANS moins de deux semaines, le 23 août, les footballeurs professionnels ouvriront la saison officielle. En attendant ce coup d'envoi, chacun, suivant les méthodes de son entraîneur, se prépare activement. La majorité des équipes se sont imposé une dizaine de jours d'entraînement avant de disputer des matches de mise au point. D'autres, comme Reims et Lille ont abordé immédiatement la phase compétition.

Les Champenois ont succombé devant Troyes, une des formations qui s'imposent comme devant tenir un rôle prépondérant en seconde division. Le L.O.S.C. a été la première victime de Sedan. L'équipe des Ardennes tente une expérience qui laisse sceptiques bien des critiques de football. Elle démarre dans le professionnalisme avec des éléments qui sortent tous des rangs amateurs.

La victoire obtenue sur Lille peut inciter Sedan à l'optimisme, mais il ne faut pas oublier que les vainqueurs de la Coupe ne doivent pas être jugés sur ce résultat, ils ne sont pas rodés.

Rouen, conquis par les nocturnes, a organisé un tournoi avec le Racing Club de Paris et l'Austria de Vienne. Les Autrichiens ont produit une très forte impression en écrasant le Racing (7-2), puis en dominant Rouen (4-1).

Le Racing de Paris, sévèrement battu, avait joué pendant quarante-cinq minutes sans son goal titulaire Vignal. De plus, ses nouveaux joueurs, six hommes venant de six clubs différents, n'ont pas encore trouvé la cohésion. Dimanche, à Strasbourg, le Racing s'est montré sous un jour plus favorable et a triomphé (3-1).

Comme Lille et Reims, Sochaux a pris un départ modeste. Il s'est incliné à Lyon, dont l'équipe, il est vrai, semble nettement renforcée.

La Coupe Bayrou, disputée par Toulouse, Béziers, Sète et Perpignan, est revenue à ce dernier, déclaré vainqueur de Toulouse en finale (match nul, 1 à 1), parce qu'opérant en division inférieure.

Pierre LAGOUTTE

LES RESULTATS

Jeudi :
Angers et Nantes, 2-2; Sedan b. Lille, 2-0; Lyon b. Sochaux, 1-0; Troyes b. Reims, 3-2; Toulouse b. Béziers, 2-0; Perpignan et Sète, 1-1.

Vendredi :
Austria de Vienne b. Racing, 7-2.

Samedi :
Austria de Vienne b. Rouen, 4-1; Perpignan et Toulouse, 1-1; Béziers b. Sète, 2-1.

Dimanche :
C.A.P. et Red Star, 4-4; Racing b. Strasbourg, 3-1; Roubaix b. Ostende, 5-3; Nancy b. Lille, 4-2; Reims b. Liége, 3-2; Metz b. Stiring, 3-1.

MAURICE PEFFERKORN EST MORT

Une cruelle nouvelle vient d'assombrir la presse sportive : notre excellent confrère Maurice Pefferkorn est mort des suites d'une crise cardiaque. Critique de football réputé, il ne laissera que des regrets parmi ceux qui l'ont connu.

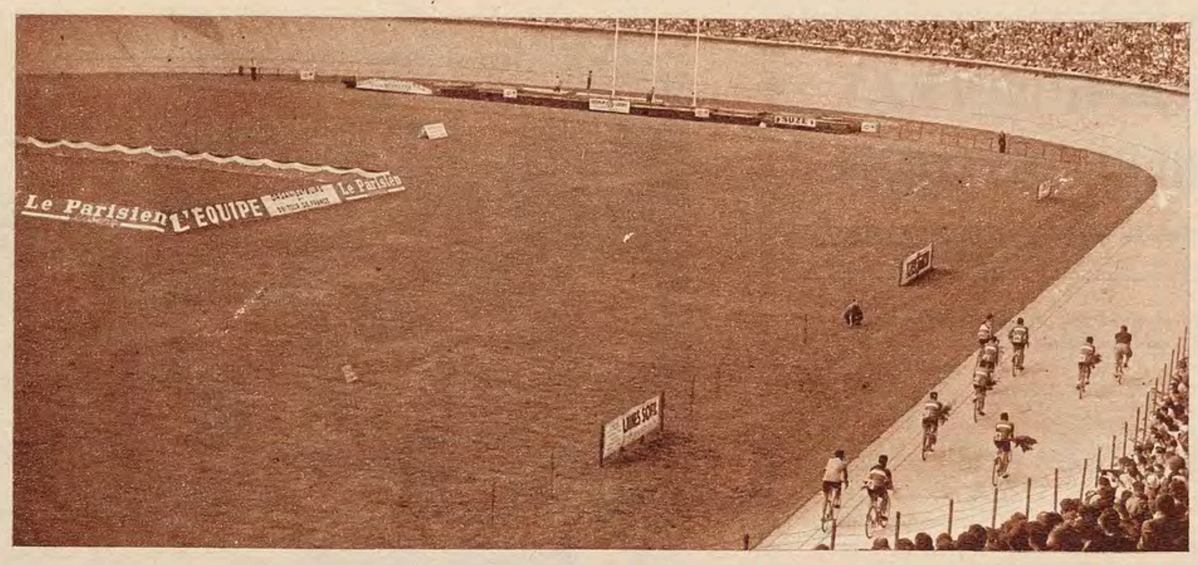
EMBROCATION SIAMOISE
Vendue exclusivement dans les Pharmacies
V 535 P 28396

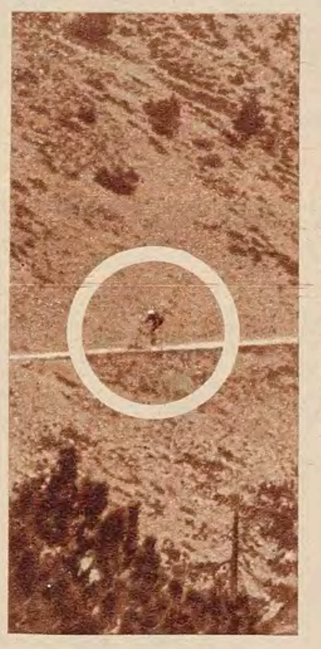
But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS
Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN
TARIF DES ABONNEMENTS
6 mois ..... 800 fr.
1 an ..... 1.600 fr.
C.C.P. Paris 5.390.08
Abonnements :
12, r. du Croissant, Paris-2e
Téléph. : CENtral 87-20 (Poste 61)

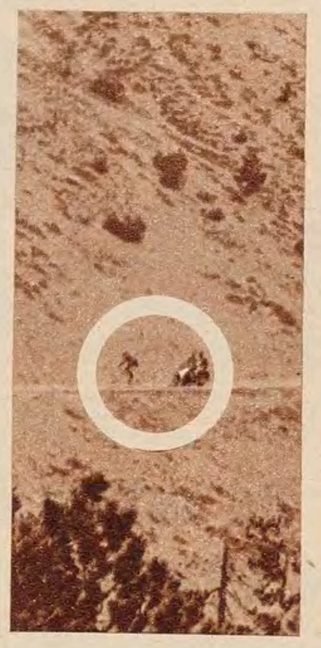
VEDETTE BOUDUR
POINTES INÉBRANLABLES
et en 51 la foot 11 légère
CHAUSSURES
MERCIER
et en Rugby la pipet but de Puig Aubert
50 ans au service du sport
POINTES INÉBRANLABLES
Fabrication MERCIER
Brevet 882-984
Tout contrefacteur sera poursuivi
(Loi de 1844, sur les brevets)

Allô ! Allô !
GONDOLO
le biscuit qu'il vous faut !
GONDOLO, le biscuit du sportif !

Direct.-gér. : MM. VERRIERE et MASSOT
Siège soc. : 124, r. Réaumur, Paris-2e
Grav. et impr.
E. Desfossés
Néogravure,
13, quai Voltaire
Paris.
OJD DIFFUSION · PUBLICITÉ







LE MIROIR DES LECTEURS

DE MM. AGOSTINI ET CORNET, DEOLS-CHATEAUROUX (INDRE) :

Votre réponse parue dans le numéro 419 ne nous satisfait pas du tout. Nous voulons bien admettre que la photo de l'Izoard ait été prise cette année, mais nous maintenons que vous nous avez fait voir Coppi en 1952, au lieu de Bobet, effectuant son tour d'honneur au Parc des Princes.

Car il nous semble qu'en 1953, c'est le 40e Tour de France qui s'est couru, alors que, sur la photo illustrant votre numéro 417, on lit parfaitement : « L'Equipe - Le Parisien Libéré, organisateurs du 39e Tour de France ». Donc...

REPONSE. — Donc votre lettre nous a laissés un moment éberlués, car nous étions bien certains d'avoir photographié Bobet et non Coppi, ce 26 juillet 1953. Or, indubitablement, il y a « 39e Tour de France » sur le panonceau ornant la pelouse du Parc. Un coup de téléphone a éclairci ce mystère que vous veniez de nous révéler (car nous n'avions pas fait attention à ce détail). Au bout du fil, la voix désolée de M. Wouters, de l'administration du Parc des Princes, nous a avoué :

— C'est exact. On a oublié de repeindre le panonceau et de le mettre à jour. Nous nous en sommes avisés trop tard et nous l'avons installé en espérant que personne ne s'en apercevrait.

Vous avez été plus perspicaces que tout le monde, bravo ! Et, pour vous prouver notre totale bonne foi, voici une seconde photo, prise le même jour, sous le même angle, avec le fameux panonceau « 39e Tour de France », représentant Bobet et l'équipe de France faisant leur tour d'honneur avec Marcel Bidot.

Pour ne laisser aucun point dans l'ombre et puisque vous avez également mis en doute notre bonne foi en ce qui concerne la photo prise dans l'Izoard, voici celles qui ont été prises en 1951 (car le Tour n'a pas franchi ce col en 1952) et en 1953. Vous remarquerez que dans l'une de ces deux photos (prises sensiblement sous le même angle), l'un des coureurs est seul : c'est Coppi ; l'autre est suivi par un motocycliste : c'est Bobet. Il y a donc bien eu deux documents différents.

Voilà notre honnêteté établie. Nous tenons naturellement à votre disposition toutes nos collections de photos pour que vous puissiez vérifier vous-mêmes l'exactitude de nos affirmations, si le cœur vous en dit.

D'UN FIDELE LECTEUR DE MONTLUÇON :

Lecteur depuis plus de 30 ans du « Miroir des Sports », j'ai quelques reproches à vous faire cette année. Les articles d'André Leducq dont je fus un ardent supporter n'ont pas été assez suivis cette année : un seul article pour trois numéros. Quant au numéro 416, huit photos pour un accident d'un coureur, c'est excessif, même quand on s'appelle Robic et qu'on prend les autres pour des inférieurs. Vos numéros de l'époque 1920 ne comportaient aucune réclame comme ceux de ce moment : 16 réclames différentes dans le numéro 418. Que de place perdue pour le sport !

REPONSE. — André Leducq sera certainement flatté de l'intérêt que vous portez à ses commentaires, puisque vous vous plaignez de n'en avoir pas eu assez. Que vous n'aimiez pas Robic est votre droit le plus absolu, mais l'excellent reportage que nous avons publié sur la chute dramatique d'un coureur qui comptait parmi les grands favoris de l'épreuve se justifiait parfaitement. Enfin, la publicité n'avait pas en 1920 pris le développement heureux qu'elle connaît de nos jours... et le prix de revient des journaux n'était pas le même. Sans l'appoint d'une publicité (qui vous est d'ailleurs utile, puisqu'elle vous fait connaître des firmes dont les produits peuvent vous être nécessaires), nous ne pourrions certainement pas vous vendre un numéro de 20 pages pour le prix de 35 francs.

DE M. GEORGES LAPORTE, 3, RUE DE LA MAIRIE, A MONTAUBAN :

Bobet ! Bobet ! Toujours Bobet ! Je le reconnais, Bobet est un grand champion, mais un peu plus de modestie, s'il vous plaît, un peu moins d'exhibitionnisme familial. C'est du champion cycliste que vous parlez et non du père de famille et du mari. On croirait que Mme Bobet a fait le Tour de France. Elle est assez photogénique, mais tout de même...

REPONSE. — Laissez-nous vous conter une anecdote. Au cours d'un dîner officiel auquel assistaient tous les diplomates étrangers accrédités à Paris, un huissier vint glisser quelques mots à l'oreille de M. Thiers. L'homme d'Etat s'excusa, se leva, sortit et revint, tenant par la main une vieille paysanne tout intimidée.

— Messieurs, dit-il, je vous présente maman, qui vient me voir à l'improviste. Assieds-toi, maman...

Et tous les diplomates respectueux se serrèrent pour faire une place à la maman de M. Thiers.

Méditez l'apologue et demandez-vous s'il n'est pas naturel que la femme ou la mère d'un champion vienne assister à son triomphe et s'il n'est pas naturel que les photographes saisissent au vol l'expression de son bonheur.

D'UN FIDELE LECTEUR DE « BUT ET CLUB-LE MIROIR DES SPORTS » :

Cette année encore, deux ou trois Bretons se trouvent dans les premiers du Tour de France. Pour rendre hommage à ces résultats, encore faudrait-il faire passer le Tour dans leur province. Mais M. Jacques Goddet n'est pas breton...

REPONSE. — ...Ce qui ne l'a pas empêché, sauf erreur, de faire partir de Brest (Finistère) le Tour 1952...

DE M. J.-B. SAPARAIT, A SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT :

Toutes mes félicitations pour le numéro spécial du Tour qui vaut vraiment la peine d'être acheté. Mais comment se fait-il que vous ne relatiez pas la victoire d'André Darrigade dans la 12e étape Luchon-Albi ? Vous auriez dû faire briller un peu plus cette victoire.

REPONSE. — Nous lui avons donné la place qu'elle méritait — une mention, le classement, une photo — dans l'ensemble de la course. Le fait essentiel de cette étape a été, non la victoire de Darrigade, extrêmement méritoire et qui récompensa justement un beau champion, mais l'échappée qui devait permettre à François Mahé de prendre le maillot

NOTRE VENTE DE PHOTOS SPORTIVES

Afin de satisfaire les nombreux lecteurs qui nous demandent des photographies sportives, nous avons décidé d'organiser un service de vente de ces photographies. Vous pourrez désormais nous commander les photographies qui vous sont présentées dans « But et Club - Le Miroir des Sports ».

★

Adressez votre correspondance à :

Service de vente des photographies

« But et Club-Le Miroir des Sports »,

124, rue Réaumur, Paris-2e.

TARIFS DE VENTE :

Photo 13 × 18.... 120 fr.
Photo 18 × 24.... 200 fr.
Photo 30 × 40.... 300 fr.

FRAIS D'ENVOI :

Ajouter pour frais d'envoi :
30 fr. pour les 13 × 18 (jusqu'à 10 photos)
40 fr. pour les 18 × 24 (jusqu'à 10 photos)
60 fr. pour les 30 × 40 (jusqu'à 10 photos)

MODE DE PAIEMENT :

Seules seront servies les commandes accompagnées du paiement.

Ce dernier est à faire EXCLUSIVEMENT PAR MANDAT - LETTRE OU PAR MANDAT - CARTE.

PUBLICITE EXCLUSIVE
O.P.G., 46, rue de Lille, Paris-7e
Tél. : LITtré 15-44.

Que voulez-vous savoir ?

Adressez vos réponses 124, rue Réaumur, à Paris

M. ERNEST MORY, 8, AVENUE DE PARMELAN, ANNECY (HAUTE-SAVOIE), et Mlle THERESE LASSUS. — Dans le Tour de France, la moyenne la plus basse a été réalisée en 1924 par Bottechia (23 km. 958), la meilleure a été réussie par L. Bobet, cette année (34 km. 605). Ces moyennes ont été calculées sans tenir compte des bonifications accordées aux vainqueurs d'étapes ou aux coureurs passés en tête des cols.

M. BERTRAND MOURAU, CHATEAU DE SIZEE, VANNES (MORBIHAN). — Raphaël Géminiani est né le 12 juin 1925 à Clermont-Ferrand où il habite toujours.

M. FERDINAND PATTIER, 183, RUE VICTOR-HUGO, TOURS. — Pierre Barbotin n'a disputé qu'une seule fois le Tour de France en 1951 ; il termina 6e.

M. A. RAYAUME, HOTEL DU COMMERCE, MORTCERF (S.-ET-MARNE). — Gino Bartali court sur cycles Bartali. Jean Robic, en 1947, enleva le Tour de France sur cycles Génial-Lucifer.

M. ANDRE TURROQUES, BLAGNAC (HAUTE-GARONNE). — Voici les dix premiers de Milan-San Remo 1953 disputé le 19 mars : 1. Petrucci, les 282 km. en 6 h. 59'20" ; 2. Minardi ; 3. Olivier ; 4. ex-aequo : Germain Derycke, De Filippi, Impanis, tous m.t. ; 7. Robic, 6 h. 59' 41" ; 8. Walkowiak, m. t. ; 9. Coppi, 7 h. 0'23" ; 10. Kubler.

UN ABONNE DE LA MAISON BLANCHE. — Aux Jeux Olympiques, les athlètes allemands étaient tous des représentants de la République fédérale de Bonn.

UN SPORTIF DES MONTS D'ARREE. — François Mahé est né le 2 septembre 1930 à Trévière-Arradon.

UN CADET DE GASCOGNE. — Il est difficile de répondre à votre question. Voici, à titre documentaire, les meilleures performances françaises réussies par des juniors. 100 mètres : Valmy, 10"7/10 en 1939 ; 800 mètres : Gillet, 1'54"7/10 en 1949 ; saut en hauteur : Thiam Papa Callo, 1 m. 99 en 1949 ; saut en longueur : Laboursan, 7 m. 13 en 1949.

UN SPORTIF DE CHALON-SUR-SAONE. — René Berton s'est mis en vedette en enlevant le Grand Prix des Nations en 1948 en battant le record de l'épreuve.

UN LECTEUR DE SEREZIN-DU-RHONE. — Oui, c'est une bonne marque.

UN SUPPORTER DE NICE. — René Vignal reste le goal français No 1.

UN LECTEUR DE MARPENT. — Nous ne connaissons pas de champion de ce nom.

UN LECTEUR AVIONNAIS. — Avant guerre, Paris-Roubaix s'est disputé à plusieurs reprises le lundi de Pâques.

UN ADMIRATEUR CORRESPONDANT FIDELE DE LUCIEN TEISSEIRE. — Nous ne voyons pas la nécessité de psychanaliser pour l'heure votre champion favori.

UN LECTEUR DE MEKNES. — Un marchand de cycles vous conseillera mieux que nous ne pourrions le faire.

UN FIDELE LECTEUR GIRONDIN. — Adressez-vous au Club Athlétique Béglais, place du 14-juillet, Bègles.

UN SPORTIF DE LA DORDOGNE. — Oui, nous pouvons.

UN SPORTIF USSELLOIS. — Nous prenons bonne note de votre demande. Nous publierons la carrière de votre goal favori, si ce dernier retrouve la grande vedette.

M. B. R., LECTEUR ASSIDU DE « BUT ET CLUB-LE MIROIR DES SPORTS », A SAINT-CERNIN (CANTAL). — Les sélectionneurs de l'équipe de France de football peuvent fort bien retenir des joueurs de la deuxième division.

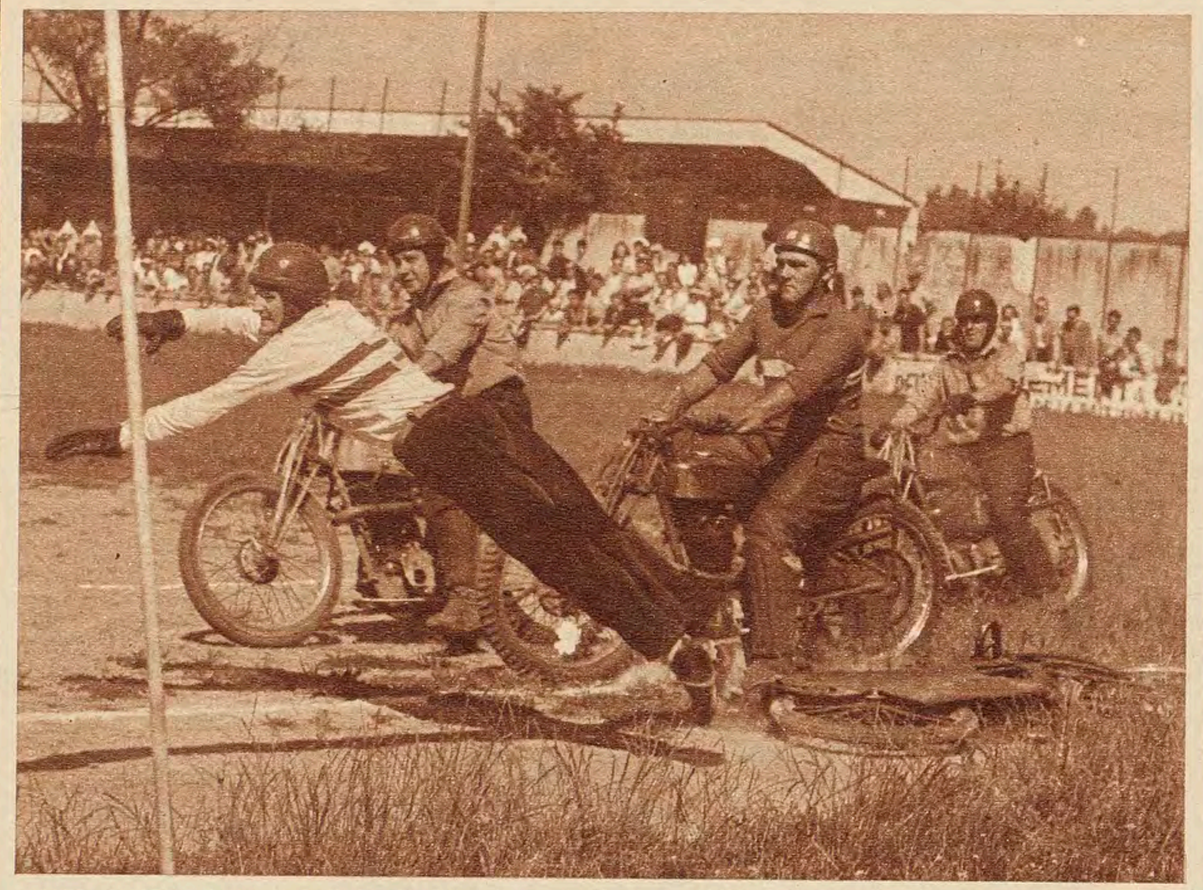
UN ADMIRATEUR DU COURAGE. — Voici le classement complet de Strasbourg-Paris (à la marche) 1953 : 1. Gilbert Reger, les 515 km. en 66 h. 50' ; 2. Louis Gedart, 66 h. 58' ; 3. Albert Seibert, 74 h. 36' ; 4. Edmond Guny, 77 h. 28' ; 5. Emile Van Den Terren, 77 h. 30' ; 6. Nevak, 78 h. 16' ; 7. Charles Dujardin, 82 h. 2' ; 8. Maurice Sarrazin, 82 h. 12' ; 9. Kléber Kalin, 82 h. 29' ; 10. Anceaux, 84 h. 30' ; 11. Vincent, 85 h. 35' ; 12. Parisot, 86 h. 40' ; 13. Robert Mayeur, 89 h. ; 14. Dejuniot, 89 h. 22'. Arrivé hors des délais : 15. Charles Guny, 91 h. 40'.

NOUS RAPPELONS A NOS CORRESPONDANTS

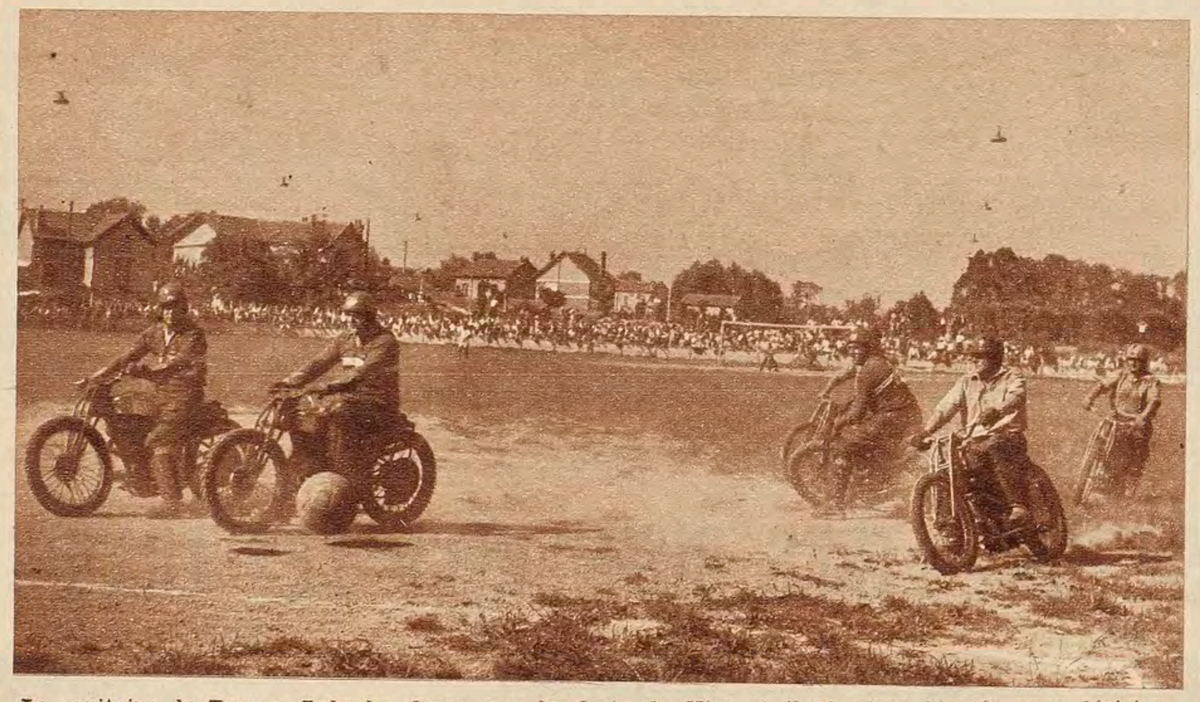
1. Nous ne publions plus les palmarès individuels ou ceux des compétitions. — 2. Nous ne répondons plus qu'à une seule question (formulez des demandes très précises). — 3. Nous ne signalons plus à nos lecteurs la transmission de leur courrier à leurs champions favoris.

La direction de « But et Club-Le Miroir des Sports » espère ainsi pouvoir répondre rapidement à tous ses lecteurs.

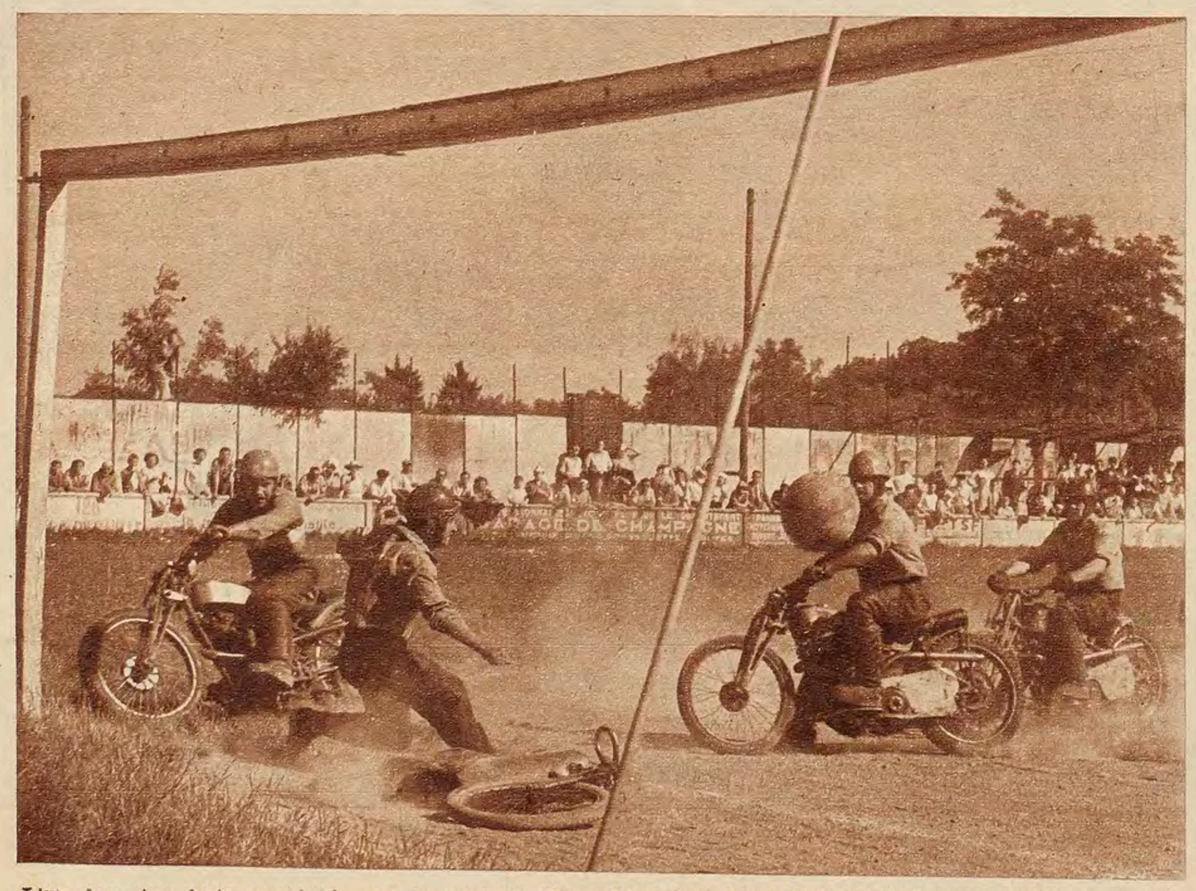
TROYES (MOTO-BALL) TRIOMPHE DE NICE (5-1)



TROYES-NICE de moto-ball (5-1). Devant un nombreux public, l'équipe de Troyes a remporté, dimanche un brillant succès aux dépens de Nice. Un bel arrêt de Formici, le remarquable goal troyen.



Le capitaine de Troyes, Labarbe, fonce vers les buts de Nice et il shootera bientôt avec décision, semant l'émoi dans la défense azuréenne très sollicitée et qui fit de son mieux contre ses rivaux.



L'un des cinq buts encaissés par le goal de Nice, Gordolon. C'est le troisième de la partie, et il est imparable. Déjà leader, Troyes, à la suite de ce succès, a une belle chance d'être sacré champion.

Attaqué sur tous les fronts : 1.500, mile, 5.000, le suédois Gunder Haegg résiste bien !

LE Suédois Gunder Haegg est plus que jamais l'homme du jour, bien que sa dernière course remonte à septembre 1945. Il ne se passe pas d'été, en effet, sans que l'un de ses records soit attaqué. Mais en l'espace de huit années un seul athlète, Gaston Reiff, a réussi à faire mieux que lui, sur 2.000 mètres, 3.000 mètres et 2 miles.

Gunder Haegg possède encore trois records du monde, celui du 1.500 (3'43", deux fois égalé, par Strand d'abord et par Lueg ensuite), celui du mile (4'1"4) et enfin celui des 5.000 mètres (13' 58"2). Chaque année, on croit qu'il va en perdre au moins un sur les trois, mais il faut croire que tous sont solidement accrochés.

Actuellement, les candidats à la succession du Suédois sont :

1) Sur 1.500 et sur le mile : Santee (U.S.A.), Karlsson (Suède), Johansson (Finlande), Jungwirth (Tchécoslovaquie) et éventuellement Bannister, s'il remet à plus tard sa décision de ne plus courir de l'année.

2) Sur 5.000 : Zatopek (Tchécoslovaquie), Kut (U.R.S.S.), Kovacs (Hongrie), Pirie (Angl.), Mimoun (France).

Le 5.000 de Bucarest, qui dépasse celui des derniers Jeux Olympiques, pourtant peu commun, laisse rêveur. Nul en effet ne pensait que le Russe Kut, quasiment inconnu l'an dernier encore, inquiéterait si fort le Tchèque Zatopek, qui ne put le rejoindre qu'à 200 mètres de l'arrivée, au prix d'un terrible effort. Kut mena toute la course et son avance atteignit un moment cinquante mètres sur Zatopek et Kovacs. Finalement, le champion olympique triompha en 14'3" (record personnel égalé). Si Zatopek est actuellement au mieux de sa forme, cela prouve que ce temps est son sommet. L'histoire de la course démontre en effet que Zatopek, lancé constamment à la poursuite de Kut, fournit son effort maximum de bout en bout. Il est probable que cet athlète admirable a perdu un peu de sa vitesse, tandis que sa résistance augmentait. Il lui en reste suffisamment toutefois pour approcher les 14 minutes !

Si le record des 5.000 doit être battu bientôt, il semble que ce sera plutôt par l'un des quatre hommes suivants : Kut, Kovacs (un athlète de grande classe), Mimoun et surtout Pirie. Mais il m'étonnerait fort que cet exploit fût accompli cette année. Cinq secondes à gagner, c'est énorme. A mon sens, le successeur de Gunder Haegg sera celui qui pourra courir les 3.000 mètres en près de 8 minutes et les 10.000 mètres en 29'30". Peut-être faudra-t-il attendre le 5.000 des championnats d'Europe pour connaître son nom. Dans ce cas, le peloton des candidats actuels se trouvera grossi de Chataway ou Green (Angl.), Barthel (Lux.), Taipale (Finl.) et surtout du Belge Herman en qui l'entraineur Gerschler voit un coureur à 13'45" avant deux ans. De toute façon, un fameux 5.000 en perspective !

Marcel HANSENNE.

A MACON : BONINO, 10"5 AUX 100 MÈTRES
A TROYES : DAMITIO, 2 M. EN HAUTEUR

AVEC 80 M. 41 AU JAVELOT, L'AMÉRICAIN BUD HELD A BATTU L'UN DES PLUS VIEUX RECORDS MONDIAUX (1938) D'ATHLÉTISME

ON court, on lance à travers le monde. Commençons par l'examen des performances françaises. Elles ne sont pas habituellement, dans leur ensemble, d'un niveau international tel que nous ne nous réjouissions pas d'en noter quelques-unes. La plus intéressante est celle de Bonino, qui, au cours du meeting de Mâcon, a égalé une nouvelle fois le record de France du 100 m. en 10"5/10. Notre meilleur sprinter a montré après ses brillants résultats de White-City l'excellence de sa condition.

A Troyes, Damitio a réussi un remarquable saut de 2 mètres en hauteur et a échoué de fort peu à 2 m. 03. Ce qui manque à nos champions pour grignoter dixièmes de seconde et centimètres, c'est l'occasion de rencontrer les « grands » de l'athlétisme mondial.

Également à Mâcon, Mimoun a couru sans forcer un 5.000 m. en 14'51"6. Performance normale pour lui. Ombomwan, en réalisant 22"2/10 sur 200 m., a confirmé de son côté que son succès récent aux championnats militaires de Bruxelles n'était pas le fait du hasard. On notera enfin qu'Heinrich semble retrouver la forme, puisqu'il a triomphé au 110 m. haies et au poids, mais sans que ses performances aient une grande signification « ad valorem ».

NIKKANEN S'EFFACE DES RECORDMEN DU MONDE

C'est d'Oslo et de Bucarest qu'on attendait de grandes nouvelles. C'est de Pasadena, en Californie, que nous arrive la plus sensationnelle. L'Américain Bud Held, qui participa aux derniers Jeux Olympiques et se classa 9e au javelot après avoir manqué ses deux derniers essais, vient de battre un des records du monde les plus anciens et les plus solides : celui que détenait le Finlandais Nikkanen depuis 1938 avec un jet de 78 m. 69 au javelot. Le nouveau recordman a fait bonne mesure : près de deux mètres de mieux : 80 m. 41 !

La pacifique confrontation U.S.A.-U.R.S.S. amorcée l'an passé à Helsinki se poursuit à travers les frontières. Si Held a marqué un point — et quel point ! — pour son pays, les Soviétiques en ont marqué un autre au Festival International de Bucarest, avec Ignatiev, qui a réussi 46" 8/10 sur 400 m., après avoir couru auparavant un 200 m. en 21" 1/10. Cette dernière performance eût constitué la meilleure de l'année, si, le lendemain, le Tchèque Janecek n'eût réussi 21" juste sur la même distance.

A Oslo, deux performances méritent d'être notées : la victoire de Ritenpaa dans un 3.000 steeple couvert en 8'55"6 et la victoire du Norvégien Jaksvik, qui remporta contre notre vieille connaissance Mihalic un 5.000 très disputé en 14'28"4.

UNE GRANDE PERFORMANCE DE PIRIE

Les meilleurs athlètes américains actuellement en Europe se produisaient à Londres aux British Games. La plupart des résultats ont été médiocres, sur le plan international s'entend. Une performance pourtant sort de l'ordinaire : la très belle victoire de Gordon Pirie au mile. Si le temps (4'6"8) est assez loin du record de Haegg, la course a confirmé que Pirie, qui n'était pas spécialement préparé pour cette distance, a tout pour faire un grand miler. La manière dont il battit l'Américain Santee et ses compatriotes Nankeville et Chataway est, à cet égard, très significative.

7 JOURS DE SPORTS (du 3 au 9 août 1953)

AUTOMOBILE Le champion de France L. Rosier a fait merveille et dominé ses adversaires au Grand Prix des Sables-d'Olonne.

AVIRON En vue des championnats d'Europe, Raymond Salles, champion olympique en deux barré, a été sélectionné dans le huit de l'U.S. Métro, dont la composition sera la suivante : Blondiaux (chef de nage), Guissart, Bouisson, Gauthier, Salles, Rivière, Rouhault, Lotti. Barreur : Bière. En skiff, c'est Giovanoni qui portera nos espoirs.

BOXE A Perpignan, Théo Medina a battu Diaz par K.O. au 2e round.

ESCRIME A Evian, Christian d'Oriola a confirmé son titre de champion du monde, en battant Bergamini par 15 à 8.

POIDS ET HALTERES Le poids lourd R. Herbaux a amélioré, à Lille, son record de France aux trois mouvements, en totalisant 392 kg. 500.

RUGBY A XV Champion de France (honneur), le Gallia de Perpignan a porté plainte contre le R.C. Toulon, qu'il accuse d'avoir voulu racoler ses joueurs Santalo, Garreta, Artus et Brunet.

TENNIS Tony Trabert a gagné le tournoi de Baltimore en battant Bernard Bartzen par 6-2, 12-10, 4-6, 10-8.

LONDRES : DES RECORDS SONT TOMBÉS SOUS LA FOULÉE DE MIMOUN

Alain Mimoun, capitaine de l'équipe de France pour la première fois, a été également le héros du match France - Grande-Bretagne en remportant avec la plus grande facilité le 6 miles au cours duquel il battit le record de France de la distance, après avoir amélioré au passage les records des 4 et 5 miles. Le voici suivant, dans son style économique, Soucours, qui l'aida.

SEDAN : LES NOUVEAUX "PROS" ONT (TRÈS BIEN) REÇU LES LILLOIS

SEDAN-LILLE (2-0). Eloy, demi centre de Sedan et de l'équipe de France amateurs (à g.), a réussi à contrôler le ballon devant Baratte et dégage.

Sur une attaque de Lille, le nouveau gardien de but de Sedan Roszak a effectué un bon arrêt et a capté la balle devant le capitaine nordiste Jean Baratte. A g. : Strappe. Au c. : Vincent. Sedan était en belle condition.